



1

# Lectures

REVUE MENSUELLE  
DE  
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Page

## SOMMAIRE

### IDÉAL ET PRINCIPES

<i>Pour une action concertée</i> Paul-A. Martin, c.s.c.	65
<i>Littérature et humanisme</i> Théophile Bertrand	70
<i>La Lecture...</i> Dom R. Hamel, o.s.b.	79
<i>Pour un catalogue vivant.</i> Guy Boulizon	82

### ÉTUDES CRITIQUES

<i>Raïssa Maritain et ses souvenirs</i> Juliette Chabot	88
« Une histoire de la littérature française »..... Clément Saint-Germain	94
« L'Art vivant et nous ». M.-A. Legrand	98

### NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Volumes</i> (Voir liste p. 3 de la couverture).....	101
<i>Revue</i> s.....	127

Tome I - no 2  
OCTOBRE 1946



MONTRÉAL

## TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués  
et de la cote morale

- AGADJANIAN (G.) et SOLO (R.), *La Vallée des ombres*, M, p. 119.
- ALZIN (J.), *Jésus-Christ*, p. 103.
- BALL (J.), *Les Instituteurs et l'ascension des masses*, p. 114.
- BALZAC (H. de), *La Maison du chat qui pelote*, B?, p. 119.
- BLUM (L.), *A l'échelle humaine*, B?, p. 111.
- BOULIZON (G.), *Féeries radiophoniques d'après les Mille et une nuits*, p. 117.
- BOUSQUIÉ (F.), *A la découverte de... notre civilisation*, p. 101.
- BRÉHAUT-RYERSON (S.), *Le Canada français*, M, p. 112.
- BREYNAT (Mgr G.), *Cinquante ans au pays des neiges*, t. 1, p. 125.
- CANNA (J.), *Le Document qui tue*, B?, p. 122.
- CAUSSADE (Père de), *L'Abandon à la Providence divine*, p. 109.
- CHARDON (Père), *La Croix de Jésus*, p. 109.
- CHAREST (A.), *Les Mille et un Jeux* (2e cahier), p. 116.
- CHAUTARD (Dom J.-B.), *L'Âme de tout apostolat*, p. 106.
- CHOROMANSKI (M.), *Quand le marbre s'anime*, p. 120.
- CRESSATY (Comte), *Lettre à mon fils*, p. 122.
- CRESSATY (Count), *A Letter to My Son*, p. 122.
- DEPOORTER (J.), *La Passion du Christ en regard du monde moderne*, p. 105.
- DESRANGES (J.), *Choc au cœur*, B, p. 120.
- \*\*\* *Devenir des hommes. Vouloir*, p. 108.
- EMMANUEL (P.), *Tombeau d'Orphée*, B?, p. 116.
- FEUILLET (O.), *Un mariage dans le monde*, B?, p. 120.
- GAGNON (M.), *Sur un état actuel de la peinture canadienne*, p. 115.
- GÉRIN (L.), *Aux sources de notre histoire*, p. 123.
- GIRAUDOUX (J.), *Tessa*, D, p. 118.
- GRIMAUD (C.), *Lui et nous : un seul Christ*, p. 106.
- GUERRY (E.), *Vers le Père*, p. 107.
- HAEDENS (K.), *Une histoire de la littérature française*, B?, p. 94.
- KELLY (G.), *Jeunesse moderne et chasteté*, B p. 102.
- KESTELOOT, VERMEERSCH et JEANJEAN, *Produits commercables*, p. 114.
- KRZESINSKI (A. J.), *Christianity's Problem in the Far East*, p. 109.
- LOEW (M.-R.), *Les Dockets de Marsseille*, p. 112.
- MAGAUD (Chan. P.), *Les Evangiles du dimanche*, p. 103.
- MARCHAND (L.), *Julot chez les fées*, p. 127.
- MARIN (A.), *L'Honorable Pierre-Basile Mignault*, p. 101.
- MARITAIN (R.), *Les Grandes Amitiés*, p. 88.
- MASSON (L.), *Délivrez-nous du mal*, B?, p. 116.
- MAUROIS (A.), *Byron*, D, p. 126.
- MERSCH (J.), *A la découverte de... l'entreprise*, p. 114.
- \*\*\* *Méthode d'enquête. La personne et le Joyer*, p. 110.
- MONTMAJOUR (P.), *Le Bourgeois de Jérusalem*, p. 122.
- PERRAULT (C.), *Contes*, p. 126.
- PETERS (Dr N.) et DECARREAUX (J.), *Notre Bible, source de vie*, p. 102.
- PETIT (G.), *L'Art vivant et nous*, p. 98.
- PINTAL (M.-N.), *Mission de femme*, B, p. 122.
- ROBERT-DUMAS (C.), *L'Embarquée*, D, p. 120.
- ROBERT-DUMAS (C.) et DIDELOT (R.-F.), *La Machine à prédire la mort*, B?, p. 120.
- RONCARD, *Pierre de Ronsard*, p. 117.
- ROYER (Dr L.), *Autour de l'être masculin*, D, p. 102.
- RUMILLY (R.), *Histoire de la province de Québec*, t. 14, 15, 16, B?, p. 124.
- SAINTONGE (F.), *Témoin de la lumière*, B, p. 105.
- SALONNE (M.-P.), *Fends la bise*, p. 121.
- SIMENON (G.), *Le Locataire*, B?, p. 121.
- THOMAS D'AQUIN (S.), *La Liberté des enfants de Dieu*, p. 109 ; *Rites et prières de la messe*, p. 108.
- \*\*\* *Un Evêque français sous l'occupation*, p. 108.
- UNION FÉMININE CIVIQUE ET SOCIALE, *La Vie politique et les femmes*, p. 115.

## *Pour une action concertée*

LE problème des lectures est complexe, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral. Pour le résoudre dans le concret de la vie d'un chacun, pour répandre le goût des saines lectures et élever le niveau de la culture populaire, il faut de l'action, il faut des campagnes. Aucun des moyens modernes de propagande ne doit être négligé, et il serait désastreux d'attendre, pour entreprendre cette conquête des masses, que les leçons nous viennent des fauteurs de révolution.

L'ouvrage du Père F.-A. Morlion, o.p., *L'Apostolat de l'Opinion publique*<sup>1</sup>, contient une multitude de faits qui démontrent fort éloquemment la puissance et l'efficacité d'une technique de propagande à la page en ce domaine. En voici un qui suffira à faire réfléchir.

Vers 1935, la Belgique subissait une invasion de revues pornographiques venues de l'étranger. Même les villages étaient atteints. L'Action catholique prit tous les moyens pour enrayer la marche de ce danger national. Malheureusement, en raison de l'illégalité de toute « censure préventive », il était impossible de bloquer les assauts du scandale. A la fin il parut évident que cette littérature ne pouvait être légalement prohibée que si elle lésait de fait l'ordre public. « Un groupe de jeunes laïcs, — je

<sup>1</sup> Morlion (Félix-A.), o.p.; *L'Apostolat de l'opinion publique*. Montréal, Fides [1944]. 245 p. 19.5 cm. \$1.00.

cite textuellement le P. Morlion — qui n'engageaient point d'ailleurs la responsabilité de l'Eglise ni celle de l'Action catholique, décidèrent alors d'avoir recours au seul moyen possible d'écarter ce danger contre lequel la constitution belge (comme d'ailleurs presque toutes les constitutions des environs de 1830) n'offrait aucun recours. A l'heure où le peuple remplit les rues, le dimanche après la messe, ces jeunes gens se rendirent dans les magasins de journaux et firent semblant d'acheter un choix de publications les plus scandaleuses. Ils les avaient à peine en mains qu'ils s'en furent les déchirer en pleine rue. Des reporters avaient été avertis qu'il y aurait ce jour-là un événement intéressant à tel endroit indiqué. Ils y vinrent, ils prirent des notes et des photographies qui faisaient ressortir l'agitation de la foule. Tout y était : les coupables reconduits chez eux par la police ; l'arrêt du service des tramways. Bref, l'ordre public avait été réellement troublé. Le procès intenté aux coupables ne fit qu'ajouter à la publicité en faveur de la protection des mœurs. Le juge, Auguste Van Cauwelaert [...] déclara que les marchands qui vendaient de la littérature pornographique ne devaient pas s'étonner s'ils provoquaient de l'indignation et ne devaient pas s'attendre à être protégés par la loi, alors qu'ils violaient la loi morale qui est censée être la base de toute loi.

« Ces événements ne manquaient pas d'offrir des matériaux magnifiques pour des récits susceptibles d'émouvoir. Toutefois, l'opinion publique n'eût pas été atteinte jusqu'au fond si l'un des collaborateurs les mieux doués Pro Deo (il signait F.V.I.) n'eût fait passer dans les journaux quotidiens des dessins particulièrement frappants qui portèrent à son comble l'indignation des honnêtes gens. A la fin, le gouvernement vota une loi qui défendait l'importation et la vente de la littérature pornographique. Grâce à trois arrêtés royaux successifs, pas moins de trente-cinq publications différentes tombèrent sous le coup de la loi. »

Cet exemple d'action habilement menée est destiné, dans l'intention de l'auteur que nous citons, à prouver la nécessité et la puissance de l'illustration comme moyen de propagande. Sous toutes les réserves qu'impose la prudence, nous le rappelons simplement pour souligner les possibilités insoupçonnées des techniques modernes d'influencer les foules, l'importance primordiale de ces techniques. Il ne faut cependant pas oublier qu'une réali-

<sup>1</sup> *Id.*; *ibid.*, p. 112-113.

sation du genre ne peut remplacer en aucune manière une campagne générale de l'envergure de celle qu'on a menée dans la Province en ces derniers mois, mais qu'au contraire elle n'apparaît qu'un incident dans l'ensemble d'une action générale bien organisée. Bien plus, il faut se convaincre que pour maintenir, dans la mesure du possible, l'enthousiasme d'appels intermittents à la beauté et à l'intégrité de la vie de l'esprit, des organismes bien établis et bien vivants, générateurs d'une action concertée, s'imposent absolument. Comment ne pas l'admettre quand on songe, par exemple, que « les idées et les mœurs de la société moderne sont le produit du papier et du celluloid » ?

Il importe d'abord de faire le dénombrement des troupes susceptibles de servir en ce domaine. Il est, en effet, d'une souveraine importance pour l'efficacité de tout apostolat, de coordonner les forces des divers mouvements qui y collaborent. Négliger cette coordination, c'est risquer la confusion et un gaspillage souvent irréparable d'énergies généreuses. Cette vérité, Son Excellence Mgr Lamiroy, pionnier de l'Action catholique des adultes, la rappelait au Congrès catholique de Courtrai, lorsqu'il disait : « Vous fabriquez des munitions, nous nous en servons pour l'offensive ».

Un apostolat des lectures adapté aux besoins de l'heure présente exige une telle coordination. La distinction entre la « spécialisation selon le sujet » et la « spécialisation selon l'objet » appliquée à l'Action catholique, peut être fort utile au règlement des problèmes que cette coordination soulève.

La *spécialisation selon le sujet* commande le groupement des apôtres laïcs d'après leur milieu, leurs tâches respectives dans la société : nous avons alors la J.O.C., la J.E.C., etc. ; la *spécialisation selon l'objet* groupe les effectifs de certaines organisations non d'après la situation sociale de leurs membres, mais d'après les buts particuliers qu'ils poursuivent dans le vaste champ de l'apostolat.

Parallèlement à la distinction entre la *spécialisation selon le sujet* et la *spécialisation selon l'objet*, nous distinguons, pour ce qui est de l'apostolat des lectures, le domaine de l'*action* (lutte organisée contre la mauvaise littérature) et le domaine de l'*étude* (appréciation des livres). La critique des livres est un travail qui présuppose une préparation intellectuelle poussée et exige, pour être vraiment efficace, le respect des règles du jeu, le respect

des techniques appropriées : les intentions les plus généreuses n'y peuvent suffire. Or, il n'est pas ordinairement possible que cette tâche intellectuelle soit accomplie par des groupes spécialisés *selon l'objet* ou encore moins par les secrétariats ou les organismes de direction des mouvements spécialisés *selon le sujet*, quoiqu'il appartienne à ces groupements de donner les directives appropriées, les mots d'ordre convenables dans la lutte contre la mauvaise littérature. Il importe donc d'autant plus que ces groupes, ou ces responsables d'un service particulier, visent à coordonner leurs forces avec des groupements ou des organismes qui, sans engager la responsabilité de l'Église, accomplissent tout de même une œuvre d'apostolat culturel judicieux et appréciable. Nous croyons qu'il revient alors aux mouvements d'Action catholique spécialisés *selon le sujet* de mener à fond l'action contre la littérature immorale, en tenant compte des directives de Secrétariats ou de Services spécialisés qui sauraient employer avec sagesse et prudence les conclusions du travail de centres d'études sérieux. Ces mouvements d'Action catholique influencent des portions de plus en plus grandes de la masse et ont tous les moyens de mener au succès une action d'envergure, si on leur donne les mots d'ordre convenables.

En faveur d'une telle collaboration, je cite de nouveau le Père Morlion : « [...] Les centres spécialisés de l'apostolat d'opinion publique ne sont efficaces que s'ils peuvent compter sur la coopération des diverses organisations de masse. Sans une meilleure formation donnée aux dirigeants chrétiens dans le domaine de la presse [...] et des techniques modernes en général, il y a peu de chances que l'opinion publique se rechristianise. Sans une mobilisation de tous les membres des organisations de chrétiens vraiment militants, des campagnes lancées par les spécialistes sont inopérantes.<sup>3</sup> »

Quant à nous, avec *Lectures*, nous souhaitons simplement pouvoir accomplir la tâche à laquelle semblent nous préparer nos labeurs du passé et pour laquelle notre œuvre a été organisée. Nous voulons livrer le résultat de nos *études* sur les livres et les revues, publier des articles d'orientation et de combat, bref, établir un arsenal où pourront venir puiser ceux qui organiseront l'action et les campagnes qui s'imposent.

---

<sup>3</sup> Id.; *ibid.*, p. 199-200.

*Lectures* en est à son deuxième numéro ; c'est un commencement et de nouvelles rubriques s'y ajouteront avec le temps : ainsi nous espérons commencer bientôt la publication d'un courrier. Nous comptons améliorer sans cesse la revue en nous guidant pour une bonne part sur les suggestions qui nous viendront des hommes d'action. Du sein de la mêlée, ils voudront nous indiquer les tâches les plus urgentes et nous réclamer ce qui est le plus de nature à faciliter leur travail apostolique.

Paul-A. MARTIN, c.s.c.

---

« Le problème de la moralité devient de plus en plus angoissant. Presque chaque jour les journaux et la radio nous rapportent des signes inquiétants d'un abaissement de la moralité qui émeut même les meilleurs fidèles. Le vice paraît vouloir s'installer partout avec cynisme. Ses fauteurs, avec une astuce diabolique, emploient à sa diffusion les raffinements aguichants de la publicité que peuvent offrir les perfectionnements récents de la presse, du cinéma, de la radio, du livre et des affiches. » (Lettre de S. E. Mgr Georges-Léon Pelletier, évêque auxiliaire de Québec, *Semaine religieuse de Québec*, 58e année, no 34 ; 25 avril 1946, p. 533.)

« Mais pour assurer le succès de ce redressement de la moralité, pour gagner les esprits et les cœurs à l'austérité bienfaisante de l'Évangile et faire régner la vertu dans toutes les sphères de l'activité humaine, la prière accompagnée de sacrifices est indispensable. » (Ibid., p. 534.)

## Littérature et Humanisme

Dans un précédent article, je présentais en vrac quelques réflexions sur « le beau en littérature ». Ces lignes amorçaient maints problèmes dont nous reprendrons certainement l'examen mais sans ordre préconçu : ils présenteront plus un enchaînement vivant que rigoureusement logique, élaborés qu'ils sont au hasard des circonstances et de l'inspiration. L'esprit qui les anime et les grands principes qu'ils promeuvent leur assureront tout de même une réelle unité.

Dans le pêle-mêle actuel des idéologies et la confusion babélique du langage, il convient, en premier lieu, de définir les termes qui coiffent ces lignes : *littérature et humanisme*.

### LITTÉRATURE

Qu'est-ce que la littérature ? Les définitions sont multiples. Surgissent aussitôt à ma pensée toutes ces prises de conscience aiguës d'écrivains qui, en des heures de grande lucidité, ont tenté de couler dans le moule des formules la haute conception de leur art. Nous avons alors ces condensés lumineux dont la poésie et le mysticisme de bon aloi sont un complément nécessaire à la sécheresse didactique des exposés et des classifications des manuels scolaires.

Voici quelques-uns de ces apophtegmes, que j'emprunte à Charles du Bos et qui soulignent le rôle presque sacramentel de la littérature.

« La littérature est le moyen de faire accéder à l'intemporel le temps irréparable. »<sup>1</sup>

« La littérature est la vie prenant conscience d'elle-même lorsque, dans l'âme d'un homme de génie, elle rejoint sa plénitude d'expression. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Du Bos (Charles) ; *Qu'est-ce que la littérature ? et Dernier journal intime, suivi de Hommage à Ch. du Bos*, par F. Mauriac, C. Morgan, C. Mayran [et autres]. Paris, Plon [1945]. 276 p. front. 19.5 cm. (Coll. *Présences*). P. 11-12.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 13.

« La littérature est le lieu de rencontre de deux âmes. »<sup>3</sup>

« La littérature est la pensée accédant à la beauté dans la lumière. »<sup>4</sup>

On pourrait continuer longtemps des citations semblables d'artistes qui honorèrent les lettres de tous les pays, pour lesquels la littérature ne fut pas seulement une « affaire », une fuite devant la vie, une aventure, une prostitution. Ce ne sont pas ces maîtres qui auraient signé les paroles suivantes de Gustave Flaubert, dans une lettre à Ernest Feydeau : « L'existence n'est tolérable que dans le délire littéraire. Mais le délire a des intermittences et c'est alors que l'on s'embête. » Triste repoussoir des définitions précédentes !

Mais pour ne point sembler musarder sur des thèmes imprécis, venons-en à la définition stricte des manuels de préceptes littéraires. Je me sers du *Manuel* de Verest que j'ai sous la main.

« On donne l'appellation d'œuvres littéraires, non pas à tous les ouvrages que l'esprit humain crée au moyen de la parole et de la plume, mais à ceux-là seuls qui se distinguent par la force de la pensée, par l'ordre des idées, par le mouvement de la passion, par l'élégance et l'expression verbale. »<sup>5</sup>

Ailleurs, il définit le *style* : « l'expression littéraire de la pensée et du sentiment ». — « Dans cette définition », ajoute-t-il, « le mot *littéraire* est le mot essentiel, il signifie qu'il n'y a pas de vrai style sans qualités d'ordre, d'harmonie et de vie, sans beauté littéraire ». <sup>6</sup>

Il ressort manifestement de ces deux citations que la littérature, entendue en acte d'exercice, peut se définir : la production des ouvrages de l'esprit humain, parlés ou écrits, « qui se distinguent par la force de la pensée, par l'ordre des idées, par le mouvement de la passion, par l'élégance de l'expression verbale ». Ou encore : la littérature est la culture du style, c'est-à-dire de « l'expression » harmonieuse — particulièrement soucieuse de la beauté de la forme<sup>7</sup> — « de la pensée et du sentiment ». Et c'est ainsi qu'on dira : il fait de la littérature, il cultive les lettres.

<sup>3</sup> Ibid., p. 20.

<sup>4</sup> Ibid., p. 41.

<sup>5</sup> Verest (Jules), s.j. ; *Manuel de littérature* ; 11e éd. revue par F. Charlier, s.j. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer et Cie, 1931. XX-695 p. 21.5 cm. P. 2, no 4.

<sup>6</sup> Ibid., p. 79, no 125.

<sup>7</sup> Ibid., p. 13, no 22.

On peut donc entendre la littérature dans un sens large et dans un sens strict. Au sens large et impropre, elle embrasse tous les genres qui doivent employer l'écriture comme moyen d'expression : théologie et philosophie, ouvrages didactiques et techniques, aussi bien que les genres littéraires proprement dits. L'objet formel de la littérature entendue en ce sens, c'est le *vrai*, objet de la *science*.

Au sens strict et ordinaire du mot, la littérature comprend tous les ouvrages dans lesquels l'imagination, la sensibilité, le goût ont un part prépondérante : poésie, romans, nouvelles, contes, etc. Il ne s'agit plus de dénuder le réel, mais de « créer », de reproduire dans un travail artistique l'*idée* exemplaire qu'on porte en soi. L'objet formel de la littérature entendue en ce sens strict, c'est le *beau*, objet de l'*art*.

Entre ces deux catégories, se placent les genres mixtes, qu'il serait superflu d'envisager ici.

On peut de plus, donner au mot littérature un sens péjoratif, comme lorsqu'on dit par exemple, en parlant de théories ou d'idées imprécises, liquéfiées dans un style trop pâle : « c'est de la philosophie ès-lettres ! » ou encore : « c'est de la littérature ! » par allusion à des écrits plus sérieux. Ces réflexions ne sont pas d'ailleurs toujours justifiées, puisque Aristote dit bien quelque part : « C'est la marque d'un homme cultivé d'exiger seulement, pour tout genre d'étude, la précision que comporte la nature du sujet ».<sup>78</sup>

Enfin, il va de soi — puisqu'on ne distingue pas pour le plaisir de la dispersion mais pour atteindre à la liberté d'une unité vivante — que le vrai gagne à se présenter sous les ornements du beau et que le style lui-même trouve son profit de la noblesse des idées qu'il revêt.

## HUMANISME

Que la littérature ait quelque rapport avec l'ordre, la sagesse, qui le niera ? Les témoignages, à ce sujet, sont nombreux et il n'est point nécessaire de fouiller de lourds ouvrages ou de scruter des thèses philosophiques pour les cueillir. Ainsi, devant les fantaisies déconcertantes de certaines vedettes littéraires de l'heure en France, n'est-ce pas Maurice Edgar Coindreau qui s'insurge : « Ce n'est pas en effet sans une certaine impatience

<sup>78</sup> Eth., 1094, b. 21. -

que je constate, depuis la libération de notre pays, la faveur dont jouissent les apologistes du désordre et du déséquilibre. Quand j'étais en classe de première, je me rappelle avoir sué sang et eau sur une dissertation dont le sujet était « Commenter la maxime suivante : Le progrès se mesure à la condescendance qu'ont les sages pour les rêveries des fous ». Si nous tenons pour vrai cet aphorisme, il nous faut reconnaître que notre littérature chausse aujourd'hui des bottes de sept lieues. Au pays de Descartes on ne nous donne plus comme modèles que des fous ou des demi-fous. Reste à savoir si la « condescendance » qu'on leur témoigne émane d'esprits où règne la sagesse »<sup>8</sup>.

Ces réflexions nous rappellent que tout artiste est d'abord un homme et que son sens du beau, bien loin d'être un abcès qui ronge graduellement et nécessairement son humanité, apparaît comme l'aura naturelle des richesses intérieures qui l'ennoblissent. Pour employer des termes plus précis, le sens artistique est un *habitus* intellectuel qui, s'il tire à lui des énergies profondes et s'il manifeste, dans l'acte même de la création, des exigences souvent exclusives, ne suppose pas moins pour son épanouissement intégral une atmosphère de sérénité, d'ordre et de mesure, de même que l'harmonie des puissances. Si bien que les fleurs de l'art ne sont pas des sensitives monstrueuses et omnivores qui engloutissent les fruits de sagesse ; au contraire, elles appellent ces fruits, les précèdent, les préparent, ou encore accompagnent leur croissance, ornent leur maturité et leur assurent une saveur encore plus exquise. C'est le privilège de l'univers spirituel d'unifier, en des moments de plénitude, les joies fragmentées du monde de l'espace et du temps.

L'art et l'humanisme ? Il s'agit de toute évidence pour nous d'un humanisme théocentrique, d'un humanisme de l'Incarnation. Il le faut préciser, puisque ce terme est aujourd'hui un paradigme du mot équivoque et que tous les doctrinaires, même les existentialistes athées, se réclament de l'humanisme. Aussi est-il facile de comprendre les judicieuses remarques de Charles de Koninck à ce propos et même son rejet du mot humanisme, dans son livre *Primauté du bien commun*...<sup>9</sup> et dans sa magistrale

<sup>8</sup> Coindreau (M.-E.) ; *Les œuvres poétiques d'Alfred Jarry*. (Dans *France-Amérique*, 23 juin 1946, p. 7.)

<sup>9</sup> Koninck (Charles de) ; *De la primauté du bien commun contre les personnalistes*. Le principe de l'ordre nouveau. Préf. de S. Em. le card. Villeneuve, o.m.i. Montréal, Fides ; Québec, Ed. de l'Université Laval, 1945. XXIII-195 p. 20.5 cm. P. 91-95 et p. 187, note 86.

réplique au R. P. Eschmann, o.p., *In Defence of S. Thomas*<sup>10</sup>. L'on peut croire, tout de même, en invoquant également la prudence nécessaire dans l'usage et le maniement des mots, qu'il vaut mieux ne pas abandonner aux adversaires l'emploi d'un vocable aussi expressif et de s'en servir en le précisant, en le purifiant de son relent de paganisme. C'est là d'ailleurs l'attitude de la plupart des écrivains et des penseurs catholiques actuels.

Quand nous parlons de littérature et d'humanisme, il s'agit donc bien pour nous d'« humanisme intégral », de l'« humanisme de l'Incarnation », de la vie humaine telle que la conçoit le monde catholique, l'Église et ses Docteurs.

Or, ce qui caractérise un tel humanisme, c'est son réalisme authentique. L'homme dont il s'agit pour lui, dans l'élaboration de sa science et la poésie de ses jeux, n'est pas un homme *abstrait*, une essence étoilée au ciel d'une spéculation *idéaliste*. Son sujet est l'homme réel, tel qu'il se présente dans l'histoire, avec ses facultés spécifiquement humaines, avec ses puissances instinctives, les mystères de son subconscient, et surtout avec les surpluses de la vie surnaturelle.

Cet homme concret, substantiellement composé de matière et d'esprit, est une personne qui, dans le développement harmonieux de ses virtualités, doit tendre à la fin à laquelle elle est destinée par l'amour miséricordieux de son Créateur et par les aspirations de sa nature. Les voies qui conduisent à cette fin sont multiples, proportionnées aux facultés diverses de cette personne qui trouve dans la matière son principe d'individuation. La morale mène au *bien*, proportionné à la volonté ; la science, dans le sens fort des Anciens, livre le *vrai*, aliment de l'intelligence ; l'art exprime le *beau*, pour le ravissement des sens intelligenciés. Triple montée spirituelle, qu'on se sent confus de cadastrer ainsi, tant elles s'entrecroisent, s'interfèrent et s'harmonisent dans la conquête d'une unité transcendante.

L'homme complet, c'est-à-dire l'homme de cet humanisme chrétien, dans sa recherche du bonheur, ne méprise aucune de ces voies, comme il ne méprise aucune de ses facultés. « Rien d'humain ne lui est étranger » et « la grâce couronne la nature ».

---

<sup>10</sup> Koninck (Charles de) ; *In Defence of Saint Thomas. A Reply to Father Eschmann's Attack on the Primacy of the Common Good*. Extrait du *Laval théologique et philosophique*, vol. 1, no 2. Québec, Université Laval, 1945. 103 p. 27 cm. P. 95-97.

Il aime les biens naturels que recherche sa volonté d'homme, il contemple avec admiration les vérités à la portée de son intelligence ; il est ravi par le beau esthétique. Et déjà, dans ces splendeurs naturelles, il sait établir une hiérarchie qui lui permet de goûter davantage et mieux les richesses de tous les ordres, et à cause de son sens même de l'ordre. Mais plus encore : à la lumière de la foi et avec le secours de la grâce, il assume cet ensemble dans l'eurythmie supérieure de sa vie surnaturelle, dont l'influence universelle affine également ses goûts esthétiques.

En fin de compte, l'art qui peut même, en raison d'aptitudes particulières, être le moyen le plus efficace de conduire certains hommes à Dieu, se révèle, sous un éclairage approprié, l'épiphanie d'un ordre plus profond et plus essentiel, dont toutes les beautés artistiques ne sont que le reflet proportionné aux sens. Et ce n'est pas là nier, qu'on veuille le croire, « l'autonomie du beau dans sa ligne formelle ».

### LITTÉRATURE ET HUMANISME

Dans cette poursuite de l'humanisme intégral, dans cette quête d'unité qui dépasse les distinctions spéculatives et l'écartèlement inquiet des débutants dans les voies de l'esprit, quel rôle exact assigne-t-on à la littérature ? Celui d'humaniser en cultivant la sensibilité et l'imagination.

Tous nous connaissons, par des expériences souvent douloureuses, la bivalence de notre vie sensible : on a parlé à son sujet de deux pôles, l'un charnel et l'autre noétrope. Un programme d'études littéraires ou de lectures bien ordonné et soucieux de conduire l'étudiant ou le lecteur, selon leurs goûts, leurs aptitudes propres et leur développement, jusqu'au niveau intellectuel qu'ils peuvent atteindre, tiendra compte de ces constatations ; il visera, par une graduation avertie et qui n'a rien de mathématique, à ce que les antennes supérieures de la sensibilité acquièrent un développement progressif, de telle sorte que sa racination charnelle serve simplement à fournir la sève qui assure à la vie sensible une suffisante verdure. Il s'agit en quelque sorte, qu'on me passe de nouveau ce néologisme, d'intelligencier la sensibilité, afin de déplorer de moins en moins chez la plupart des « intellectuels » et des lecteurs un enlèvement désastreux au stade de la littérature entendue en un sens superficiel.

Du même coup, l'imagination trouvera le climat propice à un développement adapté à son rôle de faculté créatrice.

## QUELQUES TEMOIGNAGES

Il est à remarquer que cette connaissance réflexe du rôle propre de la littérature est aujourd'hui de plus en plus manifeste. On se rend compte davantage, devant les excès de théories poussées à leurs conséquences ultimes, que la littérature est tout le contraire d'une débauche, d'une aliénation de la personnalité analogue à celle que procurent l'opium et l'alcool.

Sans confondre la forme avec le fond, la technique et l'esthétique avec la valeur humaine, les moyens littéraires avec les idées portées par la phrase, on songe à la responsabilité terrible de ceux qui, possédant la vérité, ont le devoir d'éclairer les autres. Quelle grâce pour le monde si chaque nouveau livre « était pour nos contemporains l'occasion de mise au point de leur jugement, de références à des normes morales, de contact non seulement avec les techniques mais avec la vérité qui éclaire tout homme venant en ce monde » !<sup>11</sup>

En faveur de cette ressaisie de la conscience chrétienne devant les responsabilités de la littérature, nous pouvons relever bien des témoignages.

D'autre part, les prétentions des esthètes trouvent toujours d'ardents défenseurs. Mettons au dossier les lignes suivantes, écrites en marge des *Ecrivains intelligents du XXe siècle* d'Edmond Buchet :

« M. Buchet se place volontiers pour exercer sa critique, sur le plan moral, voire religieux. Nous n'entendons nullement refuser à M. Buchet le droit de juger Proust, Gide et Valéry à cette lumière, nous pensons seulement que, de ce point de vue, tout jugement *esthétique* est nécessairement faussé par le jeu, conscient ou non, de valeurs subjectives étrangères au plein exercice de l'intelligence critique. Si « connaître » c'est, selon M. Buchet lui-même, « naître à de nouvelles valeurs spirituelles ou intellectuelles », imposer à un Proust, à un Gide, à un Valéry, le critère

<sup>11</sup> Flipo (E.m.) ; *D'une critique cinématographique*. (Dans *Travaux de l'Action Populaire*, fascicule 5. Paris, Editions Spes. P. 95. — Nous appliquons ici aux livres les réflexions de l'auteur sur les films.

de la morale et de la religion apparaît non seulement vain, mais de toute évidence dangereux pour la « connaissance » de leur génie. »<sup>12</sup>

A cette dialectique tendancieuse et assez trouble, les répliques ne manquent point. Écoutons d'abord Claudel, dans une lettre à M. Louis Chaigne et que publie ce dernier au début de son *Anthologie de la Renaissance catholique*<sup>13</sup> :

Cette anthologie « vient à son heure et met l'accent sur une des plus intéressantes révolutions littéraires dont notre pays a été le théâtre. Pendant des siècles, tout l'effort d'imagination de nos poètes a été de créer un pays fictif où l'Évangile ne pénètre pas, étranger à la Révélation et à la morale de Jésus-Christ et sur qui règnent sans opposition les dieux du paganisme et les principes d'une philosophie à la fois déclamatoire et cynique. »

Tout le classicisme foisonne d'exemples de cette restauration païenne qui a péri avec la révolution romantique. « Mais », poursuit Claudel, « la foi chrétienne n'y a rien gagné et les mêmes simulacres gréco-romains ont été remplacés par toutes sortes d'idoles de boue et de papier qui elles aussi n'ont pas tardé à se décomposer. Notre génération a connu les derniers recueils de Victor Hugo, les blasphèmes pompeux de Leconte de Lisle, les sifflements de ce canari de bibliothèque qu'on appelle Anatole France. Les protestations isolées d'un Lamartine, d'un Baudelaire, d'un Verlaine, ont été étouffées dans le vacarme de la politique, dans les rêves de l'opium et dans les hoquets de la débauche »<sup>14</sup>.

Dans *De Bourget à Gide* de Bernard Amoudru, on trouve une note liminaire qui se termine ainsi : « La vraie valeur de l'homme, quoi qu'en disent les esthéticiens et les romanciers, n'est pas dans leurs rêves ; elle est dans l'élan de l'amour, dans la constance du vouloir, dans la fécondité de l'action, dans l'abnégation du dévouement »<sup>15</sup>.

Même la critique emboîte le pas. Ainsi, à propos du même ouvrage de M. Amoudru, on peut lire dans le même numéro des *Cahiers A.M.C.* :

<sup>12</sup> Séguin (Marc) ; *I.a Nef*, no 18 ; mai 1946 ; p. 151-152.

<sup>13</sup> Chaigne (Louis) ; *Anthologie de la Renaissance catholique*. T. I : les Poètes. Préf. de Paul Claudel. 12e éd. revue et mise à jour [1941]. 268 p. h.-t. 19.5 cm.

<sup>14</sup> Ibid.

<sup>15</sup> *Les Cahiers de l'A.M.C.*, no 3 ; mars 1946 ; p. 8.

« [...] L'auteur étudie l'évolution de l'amour et des problèmes familiaux, depuis la fin du XIXe siècle, à travers l'œuvre des grands romanciers. Dans une série d'enquêtes aussi objectives que vivantes et spirituelles, il inaugure la critique morale là où l'on n'avait fait jusqu'ici que de la critique littéraire. » A nos yeux, cette « critique morale » assure simplement à la « critique littéraire » l'intégrité qu'elle exige sous peine de trahir la cause même de la littérature.

Ces témoignages et tant d'autres, qui viennent des milieux les plus divers, attestent éloquemment que l'ère de la littérature à vide, du dilettantisme artistique, semble bien dépassée. Il ne s'agit point de faire de la littérature d'action, de la « littérature sociale » ; il ne s'agit pas de réduire les lettres au rôle d'instrument des techniques et des idéologies, mais bien de les replacer dans leur contexte culturel, de ne pas les fermer sur elles-mêmes. Il s'agit de libérer le ferment spirituel qui les travaille, de ne pas contrarier leur appétence pour la lumière. C'est de ce réalisme qu'elles tirent leur valeur fondamentale, toute leur puissance d'humanisation.

Théophile BERTRAND

---

« La valeur humaine tient *simultanément* à des éléments intellectuels et moraux. Or, c'est un fait que, si elle est peut-être moins informée que la population de France — ce qui est loin d'être démontré — la population française du Canada est demeurée moralement saine dans une très large proportion. » (R. P. Jacques Tremblay, s.j., dans *Relations*, no 66, juin 1946, p. 182-183.)

## La Lecture

Tous les grands hommes ont aimé la lecture. Ils ont su lui donner un temps considérable. Tant il est vrai que ce sont surtout ceux qui n'ont rien à faire qui ne trouvent pas le temps, comme ils disent. Je crois bien, ils le perdent. Trouver et perdre ne vont pas ensemble.

Napoléon, qui fut un grand homme et eut fort à faire, avait la passion de la lecture. « Il se faisait apporter, chaque semaine, ordinairement pendant et après le repas, quelquefois même dans la nuit, les meilleurs ouvrages qui paraissaient ou ceux que leurs auteurs avaient envoyés pour être présentés. Il dévorait tout et voulait juger par lui-même. » Il avait même conçu un plan de bibliothèque adapté à sa vie mouvementée. De Bayonne, il donne, le 17 juillet 1808, l'ordre suivant : « L'Empereur désire se former une bibliothèque portative, d'un millier de volumes petit in-12, imprimés en beaux caractères. L'intention de Sa Majesté est de faire imprimer ces ouvrages pour son usage particulier, sans marges pour ne pas perdre de place. Les volumes seraient de 5 à 600 pages, reliés à dos brisé et détaché, et avec la couverture la plus mince possible. Cette bibliothèque serait composée d'à peu près de 40 volumes de religion, 40 des épiques, 40 de théâtre, 60 de poésie, 100 de romans, 60 d'histoire. » En 1809, revenant sur cet ordre, il le modifiait en ces termes : « L'Empereur sent tous les jours le besoin d'avoir une bibliothèque de voyage, composée d'ouvrages d'histoire. Sa Majesté désirerait porter le nombre des volumes de cette bibliothèque à trois mille, tous de format in-18, ayant de 4 à 500 pages et imprimés en beaux caractères de Didot, sur papier vélin mince... Les trois mille volumes seraient placés dans trente caisses, ayant trois rangs, chaque rang comptant 33 volumes, etc. » Le projet ne fut pas exécuté. N'empêche, il est délicieux. « Trente caisses, ayant trois rangs, chaque rang comptant 33 volumes » ! Napoléon, même en campagne, même pendant la fameuse campagne de Russie, se faisait accompagner de ses livres.

La passion qu'eut Napoléon pour la lecture a grandement servi son génie. C'est que la lecture est nécessaire pour plusieurs motifs. Nous en indiquerons quelques-uns. Tout d'abord, elle prévient l'exclusif contentement de soi-même. Le propre du sot est d'être fort content de soi. Mais la sottise ne se doit pas couriser. Qu'est-ce qu'un fat, sinon un ignorant ? La fatuité du primaire est proverbiale. Mais le primaire, ce n'est pas seulement qui n'a pas fait d'études secondaires. Chez certains sujets particulièrement rebelles, il arrive que les études secondaires ne réussissent pas à chasser l'esprit primaire, cet esprit qui fait que l'on croit que tout est arrivé, que les mots sont des actes, les apparences la réalité. Le primaire se butte à une marotte qu'il croit dur comme fer destinée à révolutionner le monde du jour au lendemain. D'où son prosélytisme agressif et méprisant. Que de fois ne l'avons-nous pas entendu nous dire : « Ah ! si on savait ça, la vie en serait toute changée ! » La vie est pourtant un peu plus complexe et il n'est pas de panacée humaine aux maux dont l'humanité souffre. Ah ! oui, ne pas prendre des vessies pour des lanternes, ne pas prendre le petit coin familial qui nous a vu naître pour le vaste univers. Bref, être humble.

*« Ce qui a été, c'est ce qui sera,  
et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera ;  
et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.  
S'il est une chose dont on dise : « Vois, c'est nouveau ! »  
cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés.  
On ne se souvient pas de ce qui est ancien,  
et ce qui arrivera dans la suite  
ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus tard. »*

(Ecclé. I, 9-11)

Cependant, si tout a été dit, tout est encore à dire parce que au principe nous ignorons tout. Si la science est chez les autres, à la bonne heure ! Pour nous, ne nous croyons jamais au terme. C'est par la lecture et par l'enseignement que nous apprendrons ce que les autres ont pensé avant nous. La force d'un homme lui vient pour une large part de sa soumission au passé. Le passé intellectuel de l'humanité est un capital, un héritage qui veut des héritiers. Faire table rase du passé n'est pas intelligent, si intelligent qu'on puisse être par ailleurs. Un homme ne peut faire table rase de ses père et mère ; l'esprit, pas davantage de la

pensée antique. Sans doute, les valeurs que le passé nous transmet veulent être discernées, car elles sont de qualité diverse ; mais discerner, vérifier, n'est pas rejeter à priori. Les Anciens ont eu un beau mot sur le présent sujet : « *Nihil innovatur nisi quod traditum est* », disaient-ils. Tout novateur est un continuateur. Voyez Aristote, saint Thomas, pour ne citer que les plus grands parmi les maîtres de vérité.

La lecture nous apprend que d'autres ont pensé avant nous. Un lecteur assidu et intelligent de saint Thomas d'Aquin, par exemple, perd vite ses illusions de découvreur possible. « Tout est dans saint Thomas », disent à l'envi et spontanément, parce que c'est vrai et ils le sentent profondément, les innombrables amis du Docteur catholique. La gloire, ici, sera la gloire du disciple. Oui, la lecture rend modeste, si toutefois, l'on est susceptible de le devenir.

Dom Raoul HAMEL, o.s.b.

---

« Transporter en vrac chez nous, comme on est en passe de le faire, le contenu des sentines de la prétendue culture française — la vraie culture française, nous savons ce qu'elle est et nous l'aimons — c'est simplement préparer la catastrophe dans tous les ordres de la pensée et de l'action. » (C. P. Jacques Tremblay, s.j., dans *Relations*, no 66, juin 1946, p. 182-183.)

## Pour un catalogue vivant dans les bibliothèques de jeunes<sup>1</sup>

Les éditions parisiennes du *Seuil* viennent de publier un livret, écrit en collaboration par une équipe de jeunes chefs de l'École d'Uriage. Il s'intitule modestement *Bibliothèques de jeunes*.<sup>2</sup> A côté de notions précieuses, mais sans grande nouveauté, dans le domaine de la bibliothéconomie, il renferme des idées, des suggestions, des remarques, qui nous paraissent dignes d'être présentées et commentées à l'intention des lecteurs de cette nouvelle revue. Il y a là, en effet, une contribution importante au problème de la lecture et nous estimons que ce fascicule possède tous les éléments d'un véritable guide de culture, à l'usage des éducateurs et des chefs de jeunesse.

### LE PROBLÈME

Il est un problème que se pose tout chef responsable de jeunes gens à former, tout éducateur qui, sans tomber dans un intellectualisme desséchant, croit pourtant à la vertu du livre, de la « chose imprimée » : Comment donner aux adolescents le goût d'une lecture, qui ne soit pas seulement lecture d'évasion, ou de diversion, mais lecture de formation ? Comment leur faire sentir le lien qui existe entre les problèmes des moralistes et des romanciers et leurs problèmes à eux ? Comment les inciter à chercher dans les livres les réponses aux questions que se pose leur esprit en pleine fermentation ? Comment leur faire admettre que nombre de ces penseurs ne se meuvent pas dans un monde qui leur est étranger ? En un mot comment leur faire saisir que la bibliothèque est précisément cet instrument de travail qui leur révélera le rapport entre le livre et la vie ?

<sup>1</sup> Il est à remarquer que cet article sur une classification par centres d'intérêt n'est pas une critique de l'ouvrage *Bibliothèques de jeunes*, quoiqu'il soit rédigé à l'occasion de cette publication. Quant à l'ouvrage lui-même, il semble bien mériter, du moins pour les milieux canadiens, la cote *appelle des réserves*, en raison d'un libéralisme de fait sans doute explicable dans l'atmosphère actuelle de la France, mais assurément inacceptable au Canada français.

<sup>2</sup> Massaloux (L.), Gadoffre (G.), Ducruy (F.), Dumazedier (J.) ; *Bibliothèques de jeunes*. Paris, Ed. du Seuil [1945]. 108 p. 18.5 cm. (Les collections Esprit : *La Vie neuve*).

## LES DIFFICULTÉS

En fait, depuis une vingtaine d'années, les divers mouvements de jeunesse (Action catholique, clans routiers, syndicats, cercles) ont compris la nécessité d'approfondir leur action et de l'épauler par une doctrine solide. Il a donc fallu constituer de petites bibliothèques d'étude. Hélas ! tous ceux qui ont eu l'occasion de les fréquenter savent que trop souvent ces bibliothèques ont été organisées d'une façon aussi empirique qu'artificielle. Certes, toute bibliothèque qui se respecte a son fichier ; mais un fichier, aussi parfait soit-il, n'est pas un guide ; le jeune homme, qui consulte au hasard le catalogue, fait penser à ces voyageurs qui, au moment de partir, vont demander à la librairie voisine « quelque chose à lire dans le train ». Devant la classification décimale, devant les catalogues par auteur ou par matière, même devant les bibliographies choisies, le jeune homme ne ressent pas cet élan qui le pousse à se cultiver, il n'entend pas l'appel du livre où pourtant se trouvent les réponses aux questions de son cœur ; sans mettre en doute l'utilité, la commodité et même la nécessité de tous ces systèmes, ne peut-on pas rêver, dans le cas des bibliothèques de jeunes, d'un instrument de travail qui serait en même temps un guide de lecture ? C'est là que l'Équipe d'Uriage nous apporte ses suggestions.

### UN CATALOGUE VIVANT QUI SERAIT UN GUIDE

Ce catalogue doit tout d'abord aider le jeune homme à dégager les problèmes de sa vie et lui permettre d'en trouver la réponse dans les livres les plus divers : roman, poésie, essai psychologique, traité technique, etc.

Il est ensuite, en quelque sorte, une table d'orientation intellectuelle : il ne se borne pas à indiquer des références, mais il ouvre l'esprit du lecteur aux problèmes qu'il va rencontrer, en lui apportant quelques indications sur l'esprit de l'auteur cité, sur d'autres positions adoptées par d'autres écrivains, en lui offrant un bref extrait qui soit alléchant, fidèle et caractéristique. Cette table d'orientation serait un peu pour le lecteur mal entraîné, ce que le géographe Deffontaine a réalisé pour le touriste désœuvré quand il a écrit son *Guide du voyageur actif*. Ajoutons d'ailleurs que, pour ne pas tomber dans un libéralisme dangereux,

il serait nécessaire qu'une bibliothèque s'adressant à des catholiques fasse toujours connaître avec force et netteté le point de vue de l'Église sur ces diverses questions.

Ce catalogue enfin se propose de prendre le lecteur là où il est, comme il est, et de l'entraîner là où l'on veut qu'il aille. Il se propose de tracer des routes, d'organiser des itinéraires intellectuels qui facilitent le travail d'un jeune homme en quête d'une formation *totale*. Grâce à ce guide, tel lecteur partirait de la connaissance des faits qui lui sont familiers, pour parvenir jusqu'aux idées abstraites. Tel autre descendrait du domaine des idées générales où il se meut à l'aise, jusqu'à l'observation des choses concrètes, jusqu'à la réalisation, à l'action. Ce catalogue serait rédigé en fonction du lecteur, non plus en partant des grandes catégories traditionnelles.

### LES CENTRES D'INTÉRÊT

Pour que ce guide soit vraiment un catalogue vivant, il devra disposer l'ensemble des livres non d'après les auteurs ou matières, comme il arrive dans les *classifications-instruction*, mais d'après les *centres d'intérêt* que l'expérience et la psychologie reconnaissent comme essentiels dans la vie du jeune homme et particulièrement du jeune homme « engagé » sous quelque forme d'action que ce soit dans la vie moderne<sup>2</sup>. Il s'agirait ainsi d'une *classification-éducation*, se préoccupant bien plus de forger une personnalité que d'alimenter une intelligence.

L'application de cette méthode pédagogique des centres d'intérêt aux divers plans (physique, intellectuel, moral, social, spirituel) sur lesquels se réalise une personnalité, peut avoir d'excellentes conséquences sur l'éducation des jeunes gens : eux qui, surtout s'il s'agit d'intellectuels, ont tendance à s'isoler dans une tour d'ivoire en compagnie de quelques auteurs favoris, se trouveront alors en contact avec les esprits les plus divers qui ont médité sur les questions qu'ils doivent étudier.

En outre, cette méthode permet au jeune homme de situer les problèmes à leur vraie place et d'envisager leurs conséquences dans les innombrables domaines de la vie personnelle, sociale, internationale. Elle diminuera, dans nos groupements de jeunes, le nombre de ces esprits fragmentaires, trop spécialisés, sans vue

---

<sup>2</sup> Par exemple : la culture, la santé, le plaisir, la poésie, l'honneur, la passion, etc., etc.

d'ensemble, dont le monde est limité par les cadres d'un clan ou d'un cénacle.

Aux lectures désordonnées qui, trop souvent, entraînent une véritable pagaille mentale, ce guide de bibliothèque substitue une marche ordonnée, une sorte de route intellectuelle continue, qui, à propos d'un même centre d'intérêt, passe chez un moraliste, s'écarte chez un romancier, revient chez un maître de la vie spirituelle, pour s'en aller ensuite chez un économiste. Certes, on voit le danger. Un tel tracé sacrifie en effet, l'unité de la pensée d'un écrivain à l'unité de la pensée du lecteur ; le procédé est strictement anthropocentriste ; mais n'en est-il pas ainsi dans toute bibliographie analytique ? Au reste, n'oublions pas que ce guide vivant est avant tout destiné à de jeunes militants, à des adolescents qui recherchent un humanisme complet et non à des érudits spécialisés qui auront toujours à leur disposition la classification de Dewey, celle du Congrès ou de la Nationale.

Autour de ces centres d'intérêt, les groupements de jeunes pourront rassembler non seulement les livres et les revues, mais des coupures de journaux, des statistiques, des compte rendus de films, des résultats d'enquête, des « carnets de route », des notes d'expérience individuelle.

La bibliothèque deviendrait ainsi quelque chose de vivant : le lieu où se fait la jonction entre les activités quotidiennes du jeune homme et sa vie de pensée.

Ces centres d'intérêt seraient en quelque sorte, des cercles d'étude auxquels on convierait la pensée des grands hommes, des chefs, des découvreurs, des « compétences » disséminés dans le temps et dans l'espace. Ce serait une discussion collective, un forum où l'on pourrait entendre la voix des diverses familles spirituelles sur un même problème.

N'y a-t-il pas danger de dilettantisme ? Non, reprend l'Équipe d'Uriage : « Faites des hommes de caractère et le dilettantisme tombera : il ne vit pas de la liberté de l'esprit, mais du relâchement du caractère ».

La répartition des centres d'intérêt présente « les problèmes humains dans un ordre qui facilite à l'homme la prise de conscience de ses responsabilités devant lui-même, devant la société, devant le Monde. »

La classification, proposée par l'Équipe d'Uriage et basée précisément sur l'Individu, la Société, le Monde, est sans doute

discutable : il n'existe pas de science de l'homme et on ne saurait par suite, établir une classification scientifique. Pourtant, telle quelle, elle a fait déjà ses preuves et peut rendre de grands services. C'est pourquoi nous en donnons les grandes lignes<sup>4</sup>.

## LE CLASSEMENT PAR CENTRES D'INTÉRÊT

Ce classement présente l'ensemble des problèmes humains par rapport au lecteur ; il adopte un ordre qui facilitera à ce dernier la conscience de ses responsabilités devant *lui-même*, devant la *société*, devant le *monde*.

L'HOMME : *Généralités* : nature, destin, âges, éducation, culture...

*Individu* : individualité, personnalité, personne humaine...  
vie physique : corps humain, santé, hérédité, sport...  
vie affective : instincts, réflexes, inconscient, rêverie, tempérament...  
vie intellectuelle : mentalité, jugement, raisonnement, invention, science...  
vie esthétique : goût, beauté, poésie, lettres, beaux-arts...  
vie morale : travail, effort, volonté, idéal, liberté, honneur, loisirs...  
vie mystique : foi, religion, le héros, le saint...

*Société* : le sens social  
l'amour : la passion, le mariage, les enfants, la famille  
l'amitié : les camarades, l'équipe, l'amitié  
la vie professionnelle : les métiers, la machine, organisation, la question sociale...  
la vie sociale : les classes, les castes, le féminisme...  
la vie nationale : le sol, la région, le folklore, la patrie...  
la vie internationale : l'Orient et l'Occident, l'humanité, les civilisations.

---

<sup>4</sup> Pour les subdivisions, voir *Bibliothèques de jeunes*, p. 74.

LE MONDE : le cosmos, la création  
la nature : air, montagne, eaux  
les végétaux  
les animaux  
le monde physique.

Guy BOULIZON

---

« Je ne crains pas d'affirmer que propager les bons livres, ces apôtres infatigables, c'est une œuvre plus agréable à Dieu et plus méritoire pour le ciel que de soutenir les hôpitaux, parce que sauver les âmes sera éternellement plus beau et plus généreux que de sauver les corps. » (Le Père S. Coubé, *Sermon sur le livre.*)

« Il faut, pour guérir les maux de notre époque, employer des moyens qui soient appropriés à ses habitudes. C'est pourquoi aux écrits, opposons les écrits, aux erreurs... la vérité ; aux poisons des mauvaises lectures, le remède des lectures salutaires... » (Pie X à l'Arch. de Québec, probablement à l'occasion du lancement de l'*Action catholique.*)

*Raïssa Maritain*  
*et ses souvenirs . . .*<sup>1</sup>

Peu de femmes ont eu dans leur existence des aventures et une destinée aussi merveilleuses que celle de Raïssa Maritain.

Les décors de sa vie ont changé : prime enfance en Russie, adolescence et jeunesse en France, séjour d'études en Allemagne, exil en Amérique pendant les années de la Grande Guerre II.

C'est là que, à un tournant douloureux de l'histoire, cette femme de lettres remarquable entreprend, au souvenir des années plus heureuses, la publication de ses mémoires qu'elle intitule : *les Grandes Amitiés*.

Le public lettré, manquant depuis la guerre de cette nourriture intellectuelle que la France nous apportait jadis fidèlement, accueillit avec enthousiasme une œuvre évoquant d'une façon personnelle et si touchante, les gloires de la littérature et de la pensée françaises contemporaines : Ernest Psichari, Charles Péguy, Léon Bloy, Henri Bergson et tant d'autres dont les noms reviennent dans les *Souvenirs* et dans les *Aventures de la Grâce*.

Le premier volume des *Grandes Amitiés* suscita beaucoup d'enthousiasme. Il tardait à plusieurs de connaître dans le détail la vie de ces êtres d'exception qui ont exercé sur la France une si grande influence spirituelle. Ce volume s'arrêtait en 1907. Le

<sup>1</sup> Maritain (Raïssa) ; *Les Grandes Amitiés*. T. I : *Souvenirs*. New York, les Editions de la Maison française, 1941. 288 p. h.-t. 19 cm. \$1.75 (\$1.85 par la poste). T. 2 : *Les Aventures de la Grâce*. New York, les Editions de la Maison française, 1944. 324 p. h.-t. 19 cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

second, qui raconte la conversion de Jacques et de Raïssa Maritain, nous mène jusqu'à la mort de Léon Bloy, en 1917, et nous fait espérer une suite.

Cette histoire vraie, plus passionnante qu'un roman, évoque, d'une façon très prenante, les souvenirs personnels de l'auteur, ceux de son mari et de leurs illustres amis.



Les souvenirs de Raïssa Maritain nous transportent d'abord à Marioupol, sur le littoral de la mer d'Azoff, dans la Russie Méridionale, pour nous si lointaine. « Marioupol avec l'intérieur juif et le lycée russe, dans une enfance laborieuse et protégée où le goût du savoir et le sens du devoir dominant déjà tout le reste »<sup>2</sup>.

On remarquera dans les citations que je multiplierai à dessein à cause de leur accent intraduisible, le retour persévérant des mêmes thèmes, tout irradiés des feux de l'intelligence : savoir, vérité, connaissance. On reconnaît la marque du Docteur angélique.

« J'ai cinq ans », dit-elle, « mes parents ont loué une salle de leur maison à une dame qui fait la classe à de jeunes enfants. J'y assiste parfois, en simple spectatrice, mais remplie d'étonnement et du désir des choses mystérieuses qu'on apprend là. J'entends répéter la table de multiplication, et bien que je ne me rende pas compte le moins du monde du contenu réel de ce que l'on dit, je pressens avec une émotion bouleversante qu'il y a là un enseignement et une science, une vérité à connaître, et mon cœur éclate du désir de savoir. Cette intuition dépasse de bien loin ce que je peux comprendre et que je n'arrive à exprimer que par ce cri naïf : Oh, maman ! quand est-ce que je saura moi aussi que deux fois deux font quatre ! »<sup>3</sup>

Cet heureux jour se leva enfin. A sept ans, la petite Raïssa fut admise au lycée.

« [...] mon bonheur était sans mélange. J'entrais dans le monde de la connaissance. Mon cœur battait d'un espoir infini. J'allais apprendre à lire et je croyais que tout ce qui est écrit est vrai »<sup>4</sup>. A vrai dire, une âme humaine doit passer par beaucoup d'expériences pour perdre cette naïve conviction.

---

<sup>2</sup> *Revue Dominicaine*. T. I, 1942 ; p. 249.

<sup>3</sup> *Les Grandes Amitiés*. T. I, p. 19.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 22.

Dans la succession des travaux et des fêtes, qui nous transportent dans l'atmosphère caractéristique d'une famille juive, fidèle à ses traditions sous le ciel étranger ; au sein des joies et des épreuves, des appréhensions et des espoirs ; sous la froidure d'un hiver continental très rigoureux ou au milieu des fleurs et des fruits de l'été, la vie poursuit son cours paisible pour l'enfant prédestinée. Ce sont le père et la mère, ces époux bénis, qui portent les soucis et les épreuves du foyer.

Viennent ensuite la France et Paris, providentiellement choisies par le père pour assurer à sa petite famille un avenir moins précaire. Paris, avec l'école communale et l'Université, et toutes les étapes qui les séparent. « Paris », dit l'auteur, « je ne puis écrire ton nom, ô ville bien-aimée, sans une nostalgie profonde, ...toi qui as nourri mon âme de vérité et de beauté, toi qui m'as donné Jacques et mon parrain Léon Bloy, et tant d'amis précieux qui ont embelli les jours de notre vie là-bas. O ville de grande souffrance et de grand amour. Qui pourrait parler dignement de l'offense qui t'a été faite ?... Il y faudrait David et Jérémie. Ville sans défense lorsqu'il a fallu te défendre par les armes de ce monde qu'on n'avait pas su te préparer, mais ville impérissable et puissante par les œuvres dont tu as enrichi la terre, par les saints dont tu as peuplé le ciel ; ô symbole de beauté, ô mémorial de chrétienté ! »<sup>5</sup>

La prosopopée se développe ainsi en plusieurs paragraphes qui se déroulent au rythme d'un cœur pétri de tendresse pour la « ville de Notre Dame ».

Ce séjour à Paris eût été sans histoire, si la plus noble des passions, celle de la « vérité-vie », ne l'avait transfiguré. C'est à cette commune passion, à cet amour partagé pour la lumière et l'humanité souffrante, que Jacques Maritain et Raïssa Oumançoff doivent de s'être liés à jamais et d'avoir vécu ensemble le drame émouvant que nous racontent ces pages.

Le trait le plus frappant de l'histoire de ces fiancés, c'est que, malgré leur parfaite amitié et leur entière confiance réciproque, ils sont si profondément malheureux de ne pouvoir posséder la vérité qu'ils songent même au suicide. Mais Dieu eut pitié de leur détresse et, par l'intermédiaire de Péguy, il les conduisit à Bergson dont les cours de philosophie sont le premier rayon de

---

<sup>5</sup> Ibid., p. 33.

lumière qui entame les ténèbres de leur « baigne matérialiste ». Enfin, l'exemple et les écrits de Léon Bloy conduisent Jacques et Raïssa Maritain vers l'Église catholique qui seule possède la Vérité intégrale.

★ ★ ★

L'auteur nous fait ensuite connaître les débuts de Jacques Maritain, d'abord professeur au Collège Stanislas, puis auteur de conférences sur Bergson, conférences qu'il donna à l'Institut catholique de Paris.

Ce sont, en effet, les débuts de cet apostolat thomiste que Raïssa définit en ces termes : « La vocation de Jacques aura été, en cela, de manifester les forces de vie du thomisme, de promener la lumière de cette grande doctrine, sur tous les problèmes de notre temps »<sup>6</sup>. « Il n'y a qu'un seul milieu où l'âme et l'intelligence puissent vivre dans la paix de Dieu, et croître en grâce et en vérité : c'est la lumière thomiste »<sup>7</sup>.

La précieuse collaboration qu'elle a accordée à l'œuvre philosophique de son mari, Raïssa Maritain la décrit de façon très discrète :

« Vers la fin de 1913, au mois d'octobre, si je ne me trompe, dit-elle, paraissait le premier livre de Jacques : *la Philosophie bergsonienne*.

« Il avait fallu revoir avec soin tout ce travail, mettre au point la critique du système de Bergson et l'exposé des doctrines de saint Thomas. A cela, comme à la préparation des conférences de Jacques, je m'étais passionnément intéressée, et très proche encore de l'influence bergsonienne je m'étais appliquée, dans le petit grenier de la rue de l'Orangerie, où je me retirais pour méditer, à rechercher les analogies de fond, si loin qu'elles fussent cachées sous le revêtement des systèmes. Nous étions si unis dans ce travail que Jacques a toujours voulu considérer ce livre comme notre premier livre à tous deux... A tous deux peut-être, mais à parts combien inégales »<sup>8</sup>, ajoute-t-elle, modestement.

Avec une émotion communicative, Madame Maritain continue à nous parler des siens, de la conversion de son père, de sa

---

<sup>6</sup> *Les Grandes Amitiés*. T. II, p. 268.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 261.

mère et de sa sœur. L'évolution spirituelle de cette famille juive amenée au catholicisme après tant de luttes intimes nous permet de revivre le plus beau drame spirituel qu'on puisse imaginer.

★ ★ ★

Avant de nous présenter la série de leurs plus chers amis, qui se sont eux aussi tournés vers le catholicisme durant cette période de l'entre-deux-guerres, « véritable tourbillon d'âmes », Raïssa Maritain nous présente une figure admirable qui fut tout particulièrement l'instrument de la Providence dans l'histoire de leur conversion.

Il s'agit de cet illustre dominicain, le R. P. Clérissac, leur directeur spirituel, qui a joué un rôle de premier plan dans leur vie, en ces jours où ils essayaient leurs premiers pas dans la vie chrétienne.

Le commerce de ce saint religieux leur fut d'un prix inestimable et son souvenir nous gratifie de pages splendides, parmi lesquelles on distingue des réflexions discrètes sur la direction spirituelle et l'« admirable conseil » du Père à sa néophyte de lire saint Thomas.

★ ★ ★

Comment reprendre, sans les citer textuellement, ces passages où il est question des nombreux et dignes amis de Jacques et Raïssa Maritain ?

« Tous ces pèlerins de l'Absolu » à qui dans leur recherche de la vérité les Maritain s'étaient adressés ou qui étaient venus à eux, écrivains, peintres, artistes, de milieux divers mais tous fins et racés, forment une gerbe d'humanité vraiment exceptionnelle. Quelle grâce et quel privilège d'avoir pu bénéficier de pareilles relations !

Épopée de la grâce ! c'est le mot qui nous vient spontanément aux lèvres. Qu'on relise, à ce sujet, les lignes consacrées à la conversion d'Ernest Psichari, le petit-fils de Renan ! Le Christ a de ces douces revanches.

C'est Léon Bloy qui occupe la plus large place, dans cette galerie merveilleuse. Le cher parrain « [...] vivait depuis de longues années uni à son Dieu par un indestructible amour qu'il savait éternel dans son essence. La vie l'apportait à notre rivage comme un trésor légendaire, immense, mystérieux »<sup>9</sup>.

<sup>9</sup> Les *Grandes Amitiés*. T. I, p. 171.

L'auteur de *la Femme pauvre* et du *Salut par les Juifs* a eu une influence décisive sur la vie des Maritain, qui se sont plu à le rappeler.

« Pendant les douze années où nous avons connu et fréquenté Léon Bloy, je puis dire, que de près ou de loin il aura été pour nous, en nous, le témoin constant de Dieu »<sup>10</sup>.

« Ni les deux années que nous avons passées en Allemagne, ni la présence auprès de nous à Versailles du Père Clérissac, ni les longues absences causées par la maladie et le travail qui bientôt nous laissa peu de loisirs, rien n'a éclipsé, ni atténué l'efficacité de la présence invisible de notre parrain dans notre vie »<sup>11</sup>.

Et *les Aventures de la Grâce* se poursuivent avec le drame douloureux et intime du cher Péguy, l'évolution du peintre Georges Rouault et celle des charmants artistes hollandais Pierre et Christine Van der Meer, la conversion d'Ève Lavallière et de quelques autres dont il serait trop long d'évoquer ici le souvenir.

★ ★ ★

Le style des *Grandes Amitiés*, limpide et frais comme de la bonne eau de source, est digne de la rare confiance qu'il nous apporte. A ces souvenirs savoureux, la critique a été unanimement favorable ; désormais, cette œuvre pénétrera un peu partout et sera, sans nul doute, messagère d'amour et de lumière.

Toute l'œuvre de Madame Maritain est d'ailleurs de la même veine et l'on retrouve dans ses nombreux ouvrages, dans sa prose riche de poésie comme dans ses poèmes mûris à la clarté des sommets, cette sensibilité intelligenciée qui est la caractéristique et le charme de cette catholique française, fille d'Israël.

Juliette CHABOT

---

<sup>10</sup> *Les Grandes Amitiés*. T. II, p. 271.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 271-272.

# Une histoire de la littérature française<sup>1</sup>

Peu d'auteurs, à notre humble avis, ont aussi bien écrit sur la littérature française. En effet, l'ouvrage de Kléber Hædens, d'un style vif, alerte et particulièrement fleuri, offre à la lecture des charmes que nous ne reconnaissons à aucune autre histoire littéraire.

D'ordinaire, un ouvrage de critique se caractérise par son style sévère et froid, par une dialectique trop visible, qui lui confère souvent l'allure d'un plaidoyer. Celui-ci présente, au contraire, « une série de portraits bien vivants », écrits dans une langue agréable, limpide et imagée à l'infini. Évidemment, on ne saurait lui concéder la valeur documentaire des lourds in-folio qu'ont laissés de savants docteurs, mais il restera — et pour longtemps — le volume préféré du lecteur moyen qui désire rafraîchir ses notions d'histoire littéraire.



Kléber Hædens est un admirable portraitiste. En quelques traits, habilement tracés d'une main sûre, il sait exécuter d'agréables croquis où les principaux caractères d'un personnage — tant au physique qu'au moral — sont nettement accusés. On remarque la vigueur et la précision du détail, l'allure dégagée et enthousiaste de l'ensemble.

Ces courtes biographies sont des modèles du genre. Aucun n'a comme Hædens le secret de présenter un écrivain célèbre et de narrer les événements marquants de sa carrière. Comme il est très concis, quelques paragraphes lui suffisent parfois pour relater, avec beaucoup de brio, l'essentiel d'une existence extrêmement mouvementée. La phrase est rapide, nerveuse, pittoresque. Certaines pages vaudraient d'être citées en entier ;

<sup>1</sup> Hædens (Kléber): *Une histoire de la littérature française*. Paris, René Julliard [1945]. (Distr. par Variétés.) 473 p. 19 cm. \$2.25 (\$2.35 par la poste).

quelques-unes sont des modèles de style. On rencontre peu d'ouvrages dont la pensée soit aussi dense, la langue aussi riche et aussi colorée.

Lorsque l'auteur étudie l'œuvre d'un écrivain, les mêmes qualités de style se retrouvent. Il faut voir combien son vocabulaire « technique » est riche et varié. Une même idée emprunte vingt façons différentes pour s'exprimer ; au besoin une comparaison très pittoresque permet de ne pas recourir au qualificatif usé, rebattu. On peut difficilement imaginer une telle facilité à renouveler l'expression des thèmes littéraires les plus élimés.

Enfin, il est une des qualités de cet ouvrage qui nous a particulièrement frappé : la parfaite courtoisie de l'auteur. Kléber Hædens n'est pas de ceux qui « posent » au critique, il n'est pas de ceux qui se croient du talent — ou y suppléent — en accablant un auteur sous le coup de termes pour le moins injurieux. Il lui arrive rarement d'être dur. Il le sera surtout pour Paul Claudel, « écrivain violent, agressif, têtu, borné, [qui] profère sans broncher les plus épaisses sottises [...]. On négligera sa puérité, son mauvais goût, sa naïveté consciencieuse et fautive pour se laisser emporter par le rythme du verset claudélien, fondé sur la respiration d'un aurochs taciturne englouti dans la forêt du moyen âge ». Semblable emportement se retrouve tout au plus à quelques endroits d'un volume consacré aux œuvres d'environ quatre cents auteurs. A la suite de cette constatation, on nous permettra sans doute de conseiller à certains critiques de chez nous — malhabiles à dissimuler leur ignorance sous un fracas de mots violents — la lecture attentive de l'ouvrage de Kléber Hædens. La leçon devrait être efficace.

★ ★ ★

La présente *Histoire* s'ouvre avec les origines de la langue française et se ferme sur la récente occupation allemande. Elle couvre donc tout le champ, immensément vaste, de la littérature française.

Chaque époque a reçu une égale attention et bon nombre d'écrivains, oubliés depuis longtemps, reçoivent l'honneur d'une mention, pour avoir composé « quelques vers admirables » ou laissé un ouvrage dont le mérite n'aurait pas été reconnu. Kléber Hædens est de ces « curieux ingénus » qui, entrant « dans une bibliothèque, y (découvrent) un beau poète ignoré, un dramaturge plein de vie dont les œuvres n'entrent jamais sur la scène, un romancier inconnu entouré de ses personnages... » La galerie

de ses portraits littéraires est donc des plus complète malgré d'inexplicables omissions parmi les contemporains, entre autres : Louis Mercier, Marie Noël et Henri Ghéon dont on n'a même pas cité les noms.

Dans son Introduction, l'auteur écrit : « On aura beau jeu en lisant ce livre de s'emparer de ses défaillances pour les déplorer ou s'en réjouir selon l'humeur du moment ». Il est bien difficile parfois de « ne pas trop mal juger cette *Histoire* ». En effet, des affirmations comme celles-ci sont pour le moins déconcertantes : « Il n'existe pas (saurait-on se montrer plus affirmatif !) dans la littérature française de poète plus *grand* (sic) que Villon ». « Il faut, *sans hésiter*, considérer Laclou comme l'un des écrivains les plus importants de notre littérature. » (On a rarement porté si haut la littérature la plus obscène qui soit.) « François de Sales unit le goût d'une morale *aussi sévère que celle de Calvin...* » (Comment commettre une erreur de jugement plus grossière ?) Et l'on pourrait continuer d'épingler quelques autres citations de même farine.

N'allons pas conclure, cependant, de toutes ces remarques que cette histoire de la littérature française n'a qu'une valeur de camelote. Dans l'ensemble, les vues exprimées révèlent une impartialité assez rare guidée par un jugement dont la maturité n'est pas sans étonner chez un jeune homme encore dans la vingtaine. La partie consacrée à l'étude de la littérature contemporaine est remarquable à ce point de vue. Kléber Hædens n'est pas un impulsif qui se laisse emballer par les théories nouvelles. Il sait faire la part du feu. Nous aimerions citer cette page où l'auteur nous introduit au surréalisme, « ce balbutiement littéraire extrêmement primitif ». Même Péguy, Claudel, Louis Aragon, Jules Romains et Pierre Benoît, pour citer les plus connus, ne sont pas appréciés au diapason de la grande rumeur populaire. Les réserves nous semblent justifiées.

★ ★ ★

A maints endroits, il nous semble que l'auteur s'est fourvoyé. De fait, on pourrait relever nombre d'assertions sur lesquelles il est permis d'entretenir plus d'un doute et dont on aimerait vérifier le bien-fondé. Par contre, il arrive qu'à la réflexion la position de l'auteur nous paraît défendable dans nombre de cas. Kléber

Hædens, il importe de ne pas l'oublier, montre toute l'audace et l'indépendance qui caractérise sa génération. Ses vues sont souvent personnelles et originales. Il s'attarde volontiers dans des sentiers qu'il aurait dû ne signaler qu'en passant. Ainsi, il nous entretient durant trois pages du La Fontaine auteur de pièces de théâtre et ne réserve qu'un paragraphe au fabuliste. De tels batifolages sont fréquents. Nous admettons volontiers avec l'auteur que « à chaque instant les grandes œuvres se croisent dans le ciel, se transfigurent sous l'action du temps qui passe et ne répondent pas aux mêmes questions, ne délivrent pas le même message [...] » ; que « dans le ciel de la littérature, les œuvres entreprennent une révolution séculaire, passant dans les rayons d'un soleil qui ne les baigne jamais de la même lumière et revenant à l'ombre où elles s'enrichissent de nouveaux pouvoirs et de nouveaux secrets ». Sans doute, mais il est toujours dangereux que les goûts personnels interviennent et faussent l'angle de vision.

Nous terminons cette étude par une autre réserve, plus grave celle-là. Au cours de son long travail, Kléber Hædens ne s'embarrasse jamais de l'aspect moral des œuvres étudiées. Seul, le point de vue strictement littéraire l'intéresse. La valeur des idées que revêt la forme retient peu son attention. Un auteur est-il servi par une plume facile, il se verra décerner tous les honneurs. Position inacceptable ! Une œuvre est belle dans la mesure où tous les matériaux nécessaires concourent à l'unité et à la splendeur de l'ensemble. Il est regrettable que Kléber Hædens ne s'en soit pas souvenu : son travail, si remarquable par ailleurs, eût revêtu une tout autre valeur. Tel quel, il demeure incomplet et ne peut être admiré sans restriction ; un adolescent, surtout, ne saurait le prendre pour guide. Vouloir ignorer le mal, c'est déjà l'approuver dans une certaine mesure ; tout au moins, c'est une invitation tacite à ne pas s'en formaliser. Il faut nous défendre de cet amoralisme implicite dont les conséquences peuvent être des plus funestes.

Clément SAINT-GERMAIN

## *L'Art vivant et nous*<sup>1</sup>

Le livre du P. Petit que les Editions Fides viennent de publier est un ouvrage de brûlante actualité ; on ne peut pourtant accuser son auteur d'avoir sacrifié à la mode. Le lecteur profane pourra peut-être regretter tout ce que la langue a de technique, d'ardu même : « Vocabulaire de métier, seul adéquat à la pensée ». La thèse traitée peut se résumer ainsi : L'art contemporain subit une crise et arrive à un véritable point mort. Il n'y a plus de communication, de communion entre le public et l'artiste et, ce qui est pire encore, l'artiste semble ne plus croire à son art. Il arrive même qu'il le vide en quelque sorte de sa matière. Non seulement l'objet disparaît mais aussi la couleur et souvent la ligne, pour faire place à de mystérieuses et sèches abstractions. Il se peut que l'artiste veuille nous transmettre un message, mais il nous le livre en termes tellement hermétiques qu'il est absolument incompréhensible.

Quelle est la cause de cet état de choses ? Comment l'art a-t-il perdu ce qui faisait non seulement sa beauté mais sa dignité et sa grandeur ? Le P. Petit nous montre, tout au long de son étude, les rapports incontestables qui existent aux diverses époques entre l'art et la philosophie, l'artiste étant toujours, bien que parfois de façon inconsciente, imprégné des idées ambiantes. Et quand la philosophie s'égare et s'éloigne de la vérité, l'art la suit dans toutes ses erreurs. C'est ainsi que nous avons eu un art en quelque sorte mathématique s'efforçant de ne garder des choses que l'essence et incapable d'appréhender l'existant. Le P. Petit fait remonter cette tendance à Michel-Ange et on peut même la constater antérieurement. Focillon note qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, Paris restait fidèle à Aristote et à saint Thomas tandis qu'Oxford mettait déjà l'accent sur les mathématiques. Cet art géométrique, Villard de Honcourt l'appliquait en France aux dessins des formes vivantes. Quant à cette tradition, elle était sans doute issue des travaux des mathématiciens arabes et juifs d'Espagne, ancêtres lointains de Descartes. Après l'art mathématique et

---

<sup>1</sup> Petit (Gérard) ; *L'Art vivant et nous*. Montréal, Fides [1946]. 410 p. 21 cm. (Coll. *Philosophie et Problèmes contemporains*) \$2.50 (\$2.65 par la poste). 7.01 Cote de la coll. : 1(08)

rationaliste, nous avons eu aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles un art matérialiste et sensualiste. Surgit ensuite l'art surréaliste. Les savants ont découvert le riche mais dangereux domaine du subconscient. Dédaignant la partie claire et rationnelle de nous-mêmes, leurs recherches ont porté sur les forces obscures qui nous animent. Freud a prouvé ou cru prouver que la *libido* était ce qui constituait le fond de notre être. Et les peintres de traduire par leurs symboles, le monde nouveau qu'ils ont découvert en fuyant la raison : le « surréel ». Ils arrivent alors à une conception anarchique de l'art, dans le rejet des contraintes morales aussi bien que des lois rationnelles. L'art devient le message qu'un subconscient aveugle, instinctif, adresse à un autre subconscient, mais sans lui donner la clef du message. Peu importe si l'interprétation est fautive ou impossible. C'est la théorie de l'art pour l'art poussée à l'extrême : l'artiste ne parle que de lui en un langage qui ne s'adresse qu'à lui et qu'il est seul à comprendre ; les objets ne sont pas peints pour eux-mêmes, pour leur beauté propre, mais simplement comme symbole ; l'objet dédaigné peut faire place à des abstractions. C'est ainsi que l'on arrive à un état paradoxal où l'artiste se méfie de la splendeur des choses qu'il veut représenter, du chatoiment des couleurs, de ses constructions quand elles sont raisonnables, et aussi de lui-même. Toutes ces fantaisies ne pouvaient conduire qu'à une impasse.

Quelle est donc la conclusion que tire le P. Petit de ce chaos et surtout de l'analyse des causes qui l'ont déterminé ?

Puisque ce sont les égarements de la philosophie qui, par voie d'osmose en quelque sorte, ont causé tous ces maux, seule une cure radicale peut les guérir. C'est parce que nous avons perdu la Vérité que nous avons en même temps perdu la Beauté. L'art n'est pas sa fin à lui-même. « La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste. La folie de l'art est égale à l'abus de l'esprit. La création d'une de ces deux suprématies engendre la sottise, la dureté de cœur et une immensité d'orgueil et d'égoïsme. L'art traversé par l'influx de la Vie surnaturelle se délivre peu à peu de cette tentation de l'Absolu qui nuit à l'art lui-même. Il peut tout dire car il s'intéresse à l'âme immortelle, tous les feux du corps et toutes les lumières de l'esprit apparaissent dans le rayonnement de la beauté impérissable, toutes les misères et toutes les déchéances sont à l'ombre de la Croix. »

Telle est la conclusion du P. Petit et cette conclusion surprendra sans doute bien des artistes. Il leur semble que l'art est

sur un plan, la philosophie sur un autre et que les deux ne peuvent communiquer. Aux philosophes d'échafauder des raisonnements, eux se contentent de vibrer et, comme tel ami du P. Petit, « grincent des dents à la seule idée de s'exprimer sur leur art ».

Mais ce rapport entre l'art et la pensée que signale l'auteur et qu'il prouve tout au long de sa savante étude est trop constant et trop apparent pour qu'on puisse le nier ou l'attribuer au hasard. En y réfléchissant bien, on verra que ce marasme de l'art contemporain est en quelque sorte une forme du malaise général, une espèce de défaillance, de fuite devant le réel. Notre vision du monde est devenue une vision pessimiste. Nous ne voyons pas la beauté des choses créées, parce que nous ne sentons plus la pensée divine qui y est incluse et que nous ne savons plus les aimer d'un amour fraternel. Nous nous détournons de la réalité et nous cherchons à traduire la morbidité et le trouble de nos intérieurs bouleversés. Ce processus de décomposition date surtout de la Renaissance et son mouvement s'est accéléré depuis Kant. Croyant qu'il nous est impossible d'atteindre le réel, nous nous organisons une existence et une vision illusoires, contraires à la réalité essentielle. L'hétérogénéité du monde extérieur le fait se dresser devant nous comme un mur contre lequel viennent se briser notre raison et notre volonté. De là naît ce sentiment d'angoisse et de désespoir qui nous rejette nécessairement hors de la vie.

L'artiste retrouvera la foi dans son art, quand il retrouvera quelque chose à dire qui en vaille la peine. Notre civilisation européenne a connu une époque où l'art n'était pas sa fin à lui-même, où l'artiste croyait au message qu'il avait à traduire dans le langage qui lui est propre et où il s'oubliait lui-même derrière ce message. A l'aurore de cette civilisation maintenant en si grand danger, les Français ont su créer une forme d'art originale pour traduire leurs idées religieuses. C'est la beauté hiératique et redoutable, tout imprégnée de mystère et lourde de symboles de Moissac et de Vézelay, la douce humanité du Beau Dieu d'Amiens, le sourire de nos Vierges, l'enchantement des vitraux, les splendeurs du chant grégorien. Et, à défaut de raisons théoriques, cette admirable réussite ne suffirait-elle pas à prouver la vérité de la thèse du P. Petit ?

M.-A. LEGRAND

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

### Volumes

#### GÉNÉRALITÉS

##### BOUSQUIE (F.).

*A la découverte de ... notre civilisation.* Avec 12 illustrations de M. J.-P. Razavet. Paris, les Editions Ouvrières [1944]. 175 p. ill. 18.5 cm. (Coll. *A la découverte de ...*) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

008

Cote de la coll. : 04

Après ses humanités, il n'est pas toujours désagréable de redécouvrir, peut-être même de découvrir tout simplement, à la lumière d'une saine philosophie, l'héritage spirituel, intellectuel et artistique que les siècles ont assuré à la civilisation. Dans une synthèse rapide et éloquente, M. Bousquié nous offre cet avantage. Son œuvre n'apporte rien de neuf, si l'on veut ; mais elle a le mérite de saisir la continuité de la pensée humaine, de l'Hellénisme à la Renaissance, de la mythologie au catholicisme, qui comble de son surplus divin les plus audacieuses aspirations de l'esprit et du cœur. C'est un document de première valeur pour les professeurs et les étudiants de

l'enseignement secondaire. Ce travail sera utile à tous ceux qui ont la curiosité des prémisses de leur culture.

Maurice BLAIN

##### MARIN (Me Armand).

*L'honorable Pierre-Basile Mignault.* Montréal, Fides, 1946. 132 p. 20.5 cm. (*Bibliographies d'auteurs canadiens d'expression française*, publiées sous la dir. de l'École de Bibliothécaires de l'U. de M.) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

012

L'ouvrage, conçu suivant les plus récentes données de la bibliothéconomie, est consacré à la vie et à l'œuvre du juge P.-B. Mignault. Les connaisseurs, les spécialistes ne tarissent pas d'éloges sur l'œuvre qu'a accomplie l'éminent juriste canadien-français. Le juge Mignault a consacré sa vie à la défense et au rajeunissement de notre Droit civil. Voici donc un livre qui intéressera tout le monde et, particulièrement, les hommes de loi et les spécialistes en bibliographie.

J.-M. DELÂGE

## PHILOSOPHIE

ROYER (Dr Lucien).

*Around de l'être masculin.*  
Montréal, les Editions de l'Étoile [c1945]. 152 p. 19.5 cm.

176 Dangereux

1. Les lois de la nature sont généralement respectées ; le livre présente de bons conseils et de très bons passages (par exemple les descriptions de Don Juan, du mari orgueilleux, du mari jaloux) ; l'auteur a un certain sens du comique.

Ce livre peut donc faire du bien à ceux qui ne lisent que des « saletés ».

2. *Mais :*

a) Ignorance totale de la religion et du Mariage-Sacrement. C'est donc le même reproche que pour *Around de l'être féminin*. (Voir l'appréciation de M. Bertrand, dans *Mes Fiches* du 5 septembre 1945.)

b) Dans les questions de pureté et de relations sexuelles, il y a tellement de nuances à indiquer ! Or, l'auteur est trop absolu et décide bien vite. Tout est clair pour lui ! Ainsi, il est partisan d'un enseignement sexuel avant la puberté (p. 18) ; c'est aller bien vite en besogne !

c) Bien des chiquenaudes à la morale. Les espèces de vers de la page 97 montrent bien le genre.

d) Beaucoup de crudités et de cynisme dans les descriptions. Des passages très sales.

e) Enfin, au point de vue composition, l'auteur se laisse trop aller à sa verve : il est facilement bavard, se répète et

ignore l'art des transitions. Les différents paragraphes, les différents chapitres et le livre lui-même en entier ne sont pas assez travaillés.

Paul GAY, c.s.sp.

KELLY (Gerald), s.j.

*Jeunesse moderne et chasteté.*  
Tr. de l'anglais par Collège et Famille. Montréal, le Messager canadien [c1946]. 160 p. ill. 16 cm. (Coll. *Jeunesse moderne*, no 1) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

176.1 Pour adultes

Une brochure précise et nette sur un problème de première importance. Le sujet est traité tout simplement, avec une grande hauteur de vue et de pensée. La doctrine est pratique, illustrée d'exemples.

L'ouvrage ne peut que faire du bien à ceux à qui il s'adresse tout spécialement : « les jeunes — garçons et filles — d'âge universitaire ou ceux qui sont déjà exposés au péril de la vie » (Présentation).

Nous souhaitons à ce petit livre la plus large diffusion et à cette nouvelle collection, qui s'intitule *Jeunesse moderne* et qui débute si bien, l'essor apostolique le plus conquérant.

André JANOËL

## RELIGION

PETERS (Dr N.) et DÉCARREAU (Jean).

*Notre Bible, source de vie.*  
Bruges, Beyaert [1943]. 376 p. 20 cm. \$2.50 (\$2.60 par la poste).

22

Les quelque trois cent soixante pages de texte de cet ouvrage n'ont d'abord rien de bien attrayant, malgré l'ordre quasi mathématique qui a présidé à leur composition. Mais à peine a-t-on commencé de s'y plonger qu'il n'est plus possible de s'en dégager, tant sont réelles les délices spirituelles qu'elles procurent.

Dans une première partie, le Dr N. Peters et Jean Décarreaux nous parlent de la Bible en général, de la Bible et de l'Eglise catholique, de la Bible et de la science. Suivent des notes intéressantes sur l'attitude et les commentaires de l'Eglise, seule interprète autorisée et compétente en ce domaine.

Puis la Bible nous apparaît comme une source inépuisable de beauté. Les Saintes Ecritures sont pleines de la plus pure poésie, dont le lyrisme demeure inégalé. Quant à la poésie didactique, elle y brille aussi parfois d'un éclat incomparable. Certaines paraboles du Maître constituent, à la vérité, des joyaux uniques dans l'écrin des richesses littéraires de l'humanité. Rien d'étonnant à ce que la Bible ait inspiré les plus grands poètes. Puis les Livres saints sont étudiés en regard de l'histoire, de la philologie et même de la philosophie. Il faut nécessairement conclure à l'authenticité, à l'intégrité et à la véracité de la Bible, source inépuisable de vie religieuse et de vie morale et intellectuelle supérieure.

Il est significatif que la Bible soit le livre le plus répandu.

Puisse-t-elle être toujours plus fréquentée même par les laïcs, sous la direction éclairée et prudente de l'Eglise et des pasteurs. *Notre Bible, source de vie* sera certainement un précieux stimulant dans ce sens.

Albert PARADIS

MAGAUD (Chanoine P.).

*Les Evangiles du dimanche*, expliqués et commentés ; 3e édition. Paris, Téqui [1937]. (Réimpr. par Granger.) 393 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

226.1

L'auteur donne de chaque évangile du dimanche une explication historique et littéraire et un commentaire moral. Cet ouvrage témoigne d'une grande science théologique. Il sera particulièrement utile aux prédicateurs et aux religieux.

J.-M. DELÂGE

ALZIN (Josse).

*Jésus-Christ*. Bruges, Beyaert [1941]. 303 p. front. 25 cm. \$2.50 (\$2.60 par la poste).

232.9

Voici un livre qui ne s'adresse ni aux savants ni aux ergoteurs, mais aux âmes simples en quête de certitude et de consolation. Dans un style original et tout plein d'images neuves, il raconte l'Evangile. Il n'y a pas de citations et pas de notes au bas des pages. Chaque chapitre forme presque un tout complet.

On dirait qu'avant d'avoir été mis en volume, les chapitres ont d'abord été écrits pour une revue ; c'est peut-être pour cela que quelques-uns des derniers paraissent moins soignés. N'importe ! Le ton est extraordinairement vivant. Certains commentaires de textes, la plupart des trouvailles, sont d'une actualité brûlante.

Publié en 1941, quand la botte allemande foulait le sol belge et écrasait de son poids tout un petit peuple qui ne demandait qu'à vivre en paix, ce livre apparaît comme un chaud et lumineux rayon de soleil dans un ciel chargé de nuées.

J'ai lu plusieurs vies de Jésus-Christ, quelques-unes très savantes ; je ne crois pas en avoir jamais lues qui m'aient autant porté à la méditation et à la prière. Je suis enclin à croire que l'auteur a rédigé ces chapitres après les avoir longtemps médités dans des prières ferventes, tant il leur donne de relief, tant il les enrichit d'un accent touchant et de pensées toutes vives.

Les descriptions forment tableaux. Ce sont des résumés synthétiques qui, loin d'alourdir le récit, de retarder sa marche, lui donnent de l'élan.

En un court paragraphe il peint l'état religieux du peuple juif, « divisé en Hérodiens et Hellénisants, Pharisiens trop fidèles chiens de garde de la loi et Saducéens reptiles... Ses voyants n'entendaient plus la réponse de Dieu près des hauts bûchers et la colline du temple

avec sa grosse tour semblait déjà une épaule lasse d'avoir supporté les plus adorables espérances de la terre ».

Et la situation politique ? « Assise sur le plateau rocheux entre le Nil opulent et l'Euphrate, la grande famille d'Israël demeurait, malgré les Romains, une comme son temple, fermée aux idolâtries. L'aspect général de la foule réunie dans le Temple : « Des visages comme des rocs de calcaire rouge, des faces de vieux docteurs aux yeux rapprochés et durs comme ceux des jaguars, des figures soumises et paisibles comme celle d'Elizabeth, des petites vierges des bourgades perdues, des pêcheurs du lac et des charpentiers silencieux. Tout le peuple dans ses couches de péchés, ses nippes de la misère, ses incohérences et l'héroïsme secret de ses saints. »

L'Evangile est une prédication de vérité et d'amour. Et c'est cela que l'auteur de *Jésus-Christ* s'efforce de mettre en lumière. Tout le livre est centré sur l'Amour : de là lui vient sa lumière et sa chaleur.

Aussi n'est-il pas étonnant que, à propos de tout, l'idée de l'Eucharistie revienne sans cesse, soit mise en un saisissant relief.

Si, aux côtés de saint Joseph le charpentier silencieux, « Jésus varlope doucement des tables, c'est en songeant à une autre table qu'il étalera devant les âmes, à travers le monde, et près de laquelle il invitera les hommes de tous les siècles à venir se nourrir ».

Dans la fuite en Egypte, autre évocation de l'Eucharistie : « Le manteau de Marie, comme un voile jeté sur un calice, enferma pendant tout le trajet les plaintes que le monde ne devait jamais entendre. »

Et quand Jésus se retire sur la montagne pour prier, il est seul comme dans un tabernacle.

Dans les paraboles, ces poèmes grandioses et touchants, c'est toujours le même leitmotiv : l'amour, la miséricorde.

Le Sermon sur la montagne est l'occasion d'éloquents et tout simples commentaires, alors que l'humilité des petits de la terre est justement louée.

Enfin tout un chapitre s'intitule : « L'encaissement-or du royaume, c'est l'amour ».

Le livre se termine, après une émouvante prière à toutes les croix du monde, sur cette constatation douloureuse :

« Hommes, puissants de la terre, il ne vous gêne guère le Chef à la voix d'amour et sa présence, l'Hostie, ne fera pas beaucoup d'ombre sur vos États. »

Puisse ce message atteindre les intéressés !

C'est un livre à lire et à relire.

Jean-Paul LAVERGNE

SAINTONGE (Frédéric), s.j.

*Témoin de la lumière. Jean le Baptiste* : sa vie, son culte. Préf. de M. le chan. Lionel Groulx. Montréal, les Editions Lumen [c1945]. 371 p. ill. 21 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

232.94

Il n'existait pas chez nous d'ouvrage complet sur saint Jean-Baptiste, notre patron national. Le Père Saintonge a voulu combler cette lacune et offrir à ses compatriotes une vue d'ensemble sur la vie et l'œuvre de saint Jean-Baptiste. L'auteur s'est armé d'une solide documentation historique et il fait preuve d'une grande connaissance des livres saints. La seconde partie de l'ouvrage traite du culte de saint Jean-Baptiste et constitue une excellente étude historique de la question. On ne saurait trop recommander la lecture et la diffusion de cet ouvrage parmi les nôtres.

Jean-Marie DELÂGE

DEPOORTER (Jos.), pr.

*La Passion du Christ en regard du monde moderne. Méditations. Avant-propos par le R. P. Gonzaga, o.f.m. cap.* Bruges, Bevaert, 1943. 69 p. 225. cm. \$0.90 (\$0.95 par la poste).

232.96

L'auteur nous montre la grande figure du Christ dans sa passion. Il nous la montre noble, grande, royale, au milieu de ses souffrances, de ses abnégations. Face à cette majesté douloureuse, il dresse la triste figure du monde moderne. Le parallélisme est éloquent et suggestif, à la confusion du siècle et de nous-mêmes, qui sommes si souvent de bien piètres chrétiens.

Ces méditations, au cours desquelles sont mises en regard

la Passion du Christ et les passions du monde moderne, ne peuvent que retremper pour les luttes fécondes ceux qui voudront s'en nourrir.

Denis MONTBOISÉ

GRIMAUD (Abbé Charles).

*Lui et nous : un seul Christ.* Aux membres du Corps mystique. Paris, Téqui [1937]. 324 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

\*234.6

Cet ouvrage est le complément de *Ma messe*. En effet, les lecteurs de *Ma messe*, tout en apprenant qu'ils sont membres du Christ, ne font qu'entrevoir la grande réalité de leur union au Chef. Ils devinent que ces premières découvertes cachent des merveilles insoupçonnées et désirent naturellement en savoir plus long.

*Un seul Christ* comble ce désir. L'abbé Grimaud, avec l'art et la clarté qu'on lui connaît, expose, dans ces quelque 325 pages, tout l'ensemble de la doctrine du Corps mystique sous ses différents aspects, depuis « les profondeurs de la Trinité jusqu'à notre jointure au Christ ».

La richesse de cette doctrine, d'ailleurs fondamentale pour la piété, et qui s'affirme de plus en plus comme « le soutien de la vie spirituelle contemporaine », est ici présentée sans aucun mot scientifique, dans une extrême simplicité de langage. Aussi la lecture de ce livre, au contenu pourtant fort

sérieux, demeure donc relativement facile, voire même très attrayante. Certaines pages sont enthousiasmantes à ce point que le lecteur veut se joindre au Christ et vivre sa vie divine avec une ferveur, lui semble-t-il, illimitée.

Puisse un tel ouvrage connaître une diffusion encore plus grande.

G.-M. LEVASSEUR, c.s.c.

CHAUTARD (Dom J.-B.).

*L'Âme de tout apostolat* ; 15<sup>e</sup> édition. Abbaye de Sept-Fons, par Dompierre-sur-Besbre ; Montréal, Granger. 313 p. 19 cm. \$1.25 (\$1.55 par la poste).

241.535

Je n'entreprends pas, sans quelque crainte, l'appréciation d'un ouvrage d'une telle valeur.

L'âme de tout apostolat, c'est la vie intérieure. Dom Chautard prêche par l'exemple. On trouve en lui un apôtre d'une vie intérieure intense : d'où une clarté d'argumentation qui convainc l'esprit et une douce mansuétude qui persuade le cœur.

La vie intérieure, au regard de Dieu, l'emporte en importance sur la vie active : « Considérons la vie mortelle de Notre-Seigneur, réalisation parfaite du plan divin. Trente années de recueillement et de solitude, puis quarante jours de retraite et de pénitence préludent à sa courte carrière évangélique ; et que de fois

encore, durant ses courses apostoliques, le voyons-nous se retirer sur les montagnes ou au désert pour prier : « *secedebat in desertum et orabat* ».

Les personnes d'œuvres doivent avoir une vie intérieure d'autant plus intense qu'elles s'adonnent plus largement à la vie active. La vie active sans la vie intérieure devient un danger pour le salut : « Dans la vie active, abandonner la méditation équivaut à jeter bas les armes devant l'ennemi. » « A moins d'un miracle, dit saint Alphonse, sans oraison, on finit par tomber dans le péché mortel. »

L'apôtre puisera une vie intérieure toujours nouvelle dans l'Eucharistie : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la Vie en vous. » « La marque d'un apostolat efficace, c'est d'arriver à donner aux âmes la soif de participer fréquemment et pratiquement au banquet divin. Et pareil résultat n'est obtenu que dans la mesure où l'apôtre lui-même vit véritablement de Jésus-Hostie. »

La clef de voûte de la vie intérieure est la garde du cœur, qui consiste à prendre chaque matin cette résolution : « Je veux, ô Jésus, que mon cœur ait la sollicitude habituelle de se préserver de toute tache et de s'unir de plus en plus à votre Cœur, dans toutes mes occupations, conversations, récréations, etc... » L'homme d'œuvres doit aussi entretenir la vie intérieure par la communion

spirituelle, par les oraisons jaculatoires et surtout par une ardente dévotion envers Marie Immaculée.

Il y aurait beaucoup à dire sur les pages magnifiques que l'auteur consacre à Marie, à la beauté de la vie liturgique, etc...

*L'Âme de tout apostolat* se classe, on le sait, parmi les livres de chevet de tous les apôtres. Sa place est tout indiquée après l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ.

Elie GOULET

GUERRY (Emile).

*Vers le Père. Méditations.* Buenos-Aires, Desclée de Brouwer ; Montréal, Granger. 392 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

248.159.1

La mission essentielle de Jésus sur la terre fut de faire connaître son Père et d'entraîner vers Lui toutes les âmes de bonne volonté.

Rien d'étonnant, alors, si M. Emile Guerry, vicaire général de Grenoble, présente au public un recueil de quarante-huit méditations, dont le titre, *Vers le Père*, énonce clairement le but.

Pour éviter tout malentendu, l'auteur a cru bon d'exposer, dans une introduction lumineuse de trente pages, ce qu'il faut entendre par la dévotion au Père, de même que l'opportunité et la valeur doctrinale de cette dévotion.

La première série de méditations introduit ensuite le fidèle dans la société de la famille

divine : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Chaque méditation veut faire découvrir davantage les miséricordes infinies du Père pour ses « fils adoptifs ». La seconde série tente d'esquisser les grandes lignes d'une spiritualité fondée sur la dévotion au Père.

Nous empruntons, pour conclure, les paroles de Son Excellence Mgr Caillot : « Un tel livre ne s'analyse pas ; il faut le lire, et le lire, oserai-je dire, à petites doses, page après page ». C'est un recueil idéal pour entraîner les chrétiens dans la vie d'union à Dieu.

G.-M. LEVASSEUR, c.s.c.

\*\*\*

*Un Evêque français sous l'occupation.* Extraits des messages de S. Exc. Mgr Saliège, archevêque de Toulouse. [Paris] Editions Ouvrières [1945]. 165 p. 18.5 cm.

252.14

Pendant toute la durée de l'occupation, Son Exc. Mgr l'Archevêque de Toulouse travailla à soutenir le courage de ses ouailles ; il fut un chef de la résistance, un chef qui ne se laissa pas abattre même aux jours les plus sombres, un chef qui prêcha la nécessité d'une union basée sur l'amour, qui flétrit le racisme et ne douta jamais du relèvement de la France.

Environ tous les mois et quelquefois plus souvent, Mgr Saliège lançait un mot d'ordre, un message. Message d'espérance dans la miséricorde divine, d'espérance dans le relèvement de la patrie ou message

de sympathie : en véritable père, l'Archevêque ressent les douleurs qui déchirent le cœur de ses enfants affamés, dispersés ou prisonniers ; mais toujours il rappelle le bienfait de l'épreuve, il ravive l'espoir en des jours meilleurs.

Un patriotisme ardent, un christianisme dynamique, une charité vivante, voilà ce qui ressort de ces messages réunis en volume. Le respect des vérités qu'ils nous rappellent est la condition première de tout véritable redressement.

Denis MONTBOISÉ

\*\*\*

*Devenir des hommes. Vouloir.* Paris, les Editions Ouvrières [1942]. 94 p. ill. 15.5 cm.

\*256.611

Ce petit livre destiné à la J.O.C. (ou à la J.E.C.) contient des sujets de réunions pour chaque semaine, durant deux ans. Outre les intéressés directs, il semble que tout éducateur soucieux de renouveler ses formules y puisera aussi de précieuses suggestions pour l'enseignement religieux, grâce à la variété de matières qu'il contient et à la façon souvent inédite dont la doctrine est présentée. On trouvera également dans ces pages une foule d'autres renseignements, ainsi que quelques belles illustrations.

André JANOËL

THOMAS D'AQUIN (Saint).

*Rites et prières de la messe.* Montréal, l'Arbre [1944]. 40 p.

19.5 cm. (Coll. *Textes spirituels*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).  
\*265.32

THOMAS D'AQUIN (Saint).

*La Liberté des enfants de Dieu.* Montréal, l'Arbre [1944]. 41 p. 19.5 cm. (Coll. *Textes spirituels*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).  
\*233.524

CAUSSADE (Père de), s.j.

*L'Abandon à la Providence divine.* Montréal, l'Arbre [1944]. 34 p. 19.5 cm. (Coll. *Textes spirituels*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

248.145

CHARDON (Père).

*La Croix de Jésus.* Montréal, l'Arbre [1944]. 53 p. 19.5 cm. (Coll. *Textes spirituels*) \$0.25 (\$0.30 par la poste).

248.145

Cote de la coll. : 248

Nous ne pouvons que féliciter le R. P. Adrien-M. Brunet, o.p., de son choix de textes aussi substantiels que ceux de saint Thomas d'Aquin, des Pères Chardon et de Caussade. Les progrès croissants de nos mouvements d'Action catholique exigent une formation intérieure toujours plus sérieuse et plus solide de leurs membres, surtout des chefs. Comment ne pas vivre plus intensément sa vie chrétienne, lorsqu'on peut profiter des avantages de travaux de cette valeur mis à la portée de tous ? Il est à souhaiter que non seulement les clercs, mais tous les laïcs qui veulent vivre en plénitude leur vie chrétienne s'adonnent à la lecture et à la méditation de ces pages.

Jacques NOLET

KRZESINSKI (Andrew J.).

*Christianity's Problem in the Far East.* Montreal and South Bend, Fides [1945]. 125 p. 20.5 cm. relié : \$2.00 (\$2.10 par la poste).

266(5-012)

La présente guerre (entendez par là la dernière Grande Guerre, la Grande Guerre II) aura rendu plus aiguës les difficultés des missions catholiques à travers le monde. Et les apologistes de la civilisation chrétienne, tel André Krzesinski, auront tôt constaté les modifications profondes apportées aux conditions de l'effort missionnaire, particulièrement en Extrême-Orient.

*Christianity's Problem in the Far East* s'adresse en premier lieu à ceux qui sont engagés immédiatement dans l'action. Mais l'auteur comprend trop que c'est l'affaire de toute la chrétienté pour négliger la masse des laïcs. Son livre est un appel à un renouvellement de la mentalité et des méthodes missionnaires. Après une analyse pénétrante des difficultés d'action en zone orientale, Krzesinsky pose la nécessité d'une compréhension réciproque des points de vue occidentaux et orientaux et conclut à la nécessité de prendre clairement conscience de l'universalité de l'Eglise.

La thèse de Krzesinsky répond certainement aux exigences de la catholicité de l'Eglise même, si elle rencontre dans l'ordre pratique des obstacles sérieux, et l'orientation vigoureuse

des papes contemporains est dans ce sens.

Le principal intérêt du volume demeure encore l'étude approfondie et personnelle du monde oriental dans ses relations avec l'Occident.

Maurice BLAIN

## SCIENCES SOCIALES

\*\*\*

*Méthode d'enquête. La personne et le foyer*, avec diagrammes. Ecully, Economie et Humanisme [1944]. 69 p. 24 cm. (*Documents Economie et Humanisme*, no 3) \$0.65 (\$0.70 par la poste).

304

Cote de la coll. : 304

Il nous sera donné d'analyser plusieurs ouvrages de la série des *Documents Economie et Humanisme*. Aussi convient-il de déclarer tout de suite que cette collection est publiée sous le signe de la science sociale catholique la mieux établie.

La présente enquête s'intitule *la Personne humaine et le foyer*. C'est une étude scientifique accompagnée de diagrammes lumineux. Les enquêteurs n'entendent pas réduire l'être humain à un robot. Le préfacier n'écrit-il pas : « Constituer une économie humaine, c'est organiser une structure économique dans laquelle l'homme, au lieu d'être un élément de l'ensemble, en devient le but. Non pas l'homme pour l'économie, qu'il en soit d'ailleurs pièce maîtresse, simple rouage, ou même déchet, mais l'économie pour l'homme, comme un monde inférieur dédié à un

monde supérieur, telle est l'option fondamentale » ?

Il s'agit ici plus que de la méthode des *tests* ; les auteurs, car l'ouvrage est écrit en collaboration, veulent considérer la personne comme un tout. On y ajoute que l'on vise, par une analyse, à obtenir « le raccourci imagé et quantitatif d'une intuition plus que d'une abstraction ».

Nous savons être loin de la méthode de Le Play, mais à toute époque, d'autres expériences et d'autres moyens peuvent être appropriés. Toutes ces innovations se jugent à l'épreuve des faits.

Il s'agit, encore une fois, plus que d'une méthode de *tests*, ce système qui consiste « à déterminer les réactions mécaniques de l'homme, vis-à-vis de certaines actions non moins mécaniques ».

Les diagrammes portent sur l'origine ethnique, sur la famille, la santé et les loisirs, sur la valeur intellectuelle et morale, sur l'habitat, sur le milieu, etc.

Cette brochure de 70 pages offre peu de texte au lecteur, mais elle lui fournit des données techniques précises sur la personne et le foyer, sur le comportement de cette personne, sur ses réactions individuelles et collectives. C'est un document destiné à des spécialistes, aux sociologues procédant selon les méthodes de la science sociale moderne, mais sous le regard de la science sociale catholique et des principes qu'elle implique.

Rodolphe LAPLANTE

BLUM (Léon).

*A l'échelle humaine.* Paris, Gallimard ; Montréal, l'Arbre [c1945]. 215 p. 19.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

323(44) Appelle des réserves

Les critiques élogieuses qui ont accueilli, parmi nous, cet ouvrage de Léon Blum n'ont rien de surprenant : ces pages rendent, en effet, un son d'authentique sincérité et elles attestent une clairvoyance incontestable. Je me demande, pourtant, s'il n'y a pas anguille sous roche, si certains enthousiasmes ne sont pas surtout le fruit de la naïveté et de l'inexpérience.

Tant mieux, sans doute, si l'épreuve délivre certains esprits et mature certains cœurs : je suis le premier à m'en réjouir. Mais je crois avoir le droit d'exiger plus que des paroles pour assentir tout de go même à la générosité d'œuvres de ce genre. Allons donc ! nous sommes trop habitués nous, Canadiens français, au *fair-play* verbal et mité de la plupart de nos compatriotes anglo-canadiens, pour mordre sans méfiance à de tels propos.

Je me rappelle, en ce moment, les paroles de Jules Ferry au sujet de l'enseignement : « Il faut tenir compte des habitudes anciennes. Tout ce qui donnerait au changement des maîtres le caractère d'une révolution..., l'apparence d'une persécution, compromettrait la réforme elle-même » (*Relations*, no 68, août 1946, p. 230). Et celles de Viviani : « La neutralité fut toujours un mensonge nécessaire lorsqu'on forgeait, au mi-

lieu des colères de la droite, la loi scolaire » (Ibid., p. 231). Et enûn celles mêmes de Léon Blum : « Nous, socialistes, nous concevons que l'Etat a le droit exclusif d'enseigner » (Ibid., p. 231). De tels aveux ne révèlent guère des conceptions et des sentiments qui soient vraiment « à l'échelle humaine ».

D'ailleurs, le remous suscité par la publication du Rapport Abadie me met naturellement la puce à l'oreille et je me rappelle aussi, incidemment, que lorsque Blum prit le pouvoir en 1936, Jean Zay fut nommé ministre de l'Éducation nationale.

Oublions, pour la circonstance, de si malheureux antécédents, de même que les relations passées de M. Blum avec certains parasites de la finance et de la presse. Tâchons de juger son livre en lui-même, sans songer davantage à l'auteur.

Ces pages manifestent sans contredit une grande sagacité et beaucoup de générosité. Elles scrutent avec lucidité les carences de la bourgeoisie française, défendent le progrès social et une égalité fondamentale qui est simplement la réfraction dans les faits de l'unité de nature entre les hommes ; elles mettent en garde contre le communisme, et surtout elles nous présentent sur la papauté et son rôle nécessaire dans un ordre international un témoignage éloquent. J'ai même relevé un passage sympathique à la famille. Mais parmi cette monnaie, que de fausses pièces !

parmi ces clartés, que d'ambiguïtés, de vérités titubantes ou tronquées, et même d'erreurs !

Sans entreprendre d'analyse même superficielle, signalons, par exemple, un optimisme béat en face des promesses des « démocraties » ; trop souvent une tendance à prendre le progrès pour un *deus ex machina* qui aura le dernier mot dans l'histoire des misères humaines ; la louange du socialisme, entendu dans un sens bien relevé sans doute, mais socialisme quand même ; confusion, élasticité, équivocité de certains termes et de certaines idées : ainsi, Renan est cité comme philosophe ; conception de l'évolution sociale dans un sens généreux mais humanitaire, et qui fait volontiers appel au mérite sans ombre de la Révolution de '89. Remarquons, en passant, combien Renan est en honneur parmi tous les zéloteurs d'un culte de l'humanité.

Malgré ces restrictions, *A l'échelle humaine* demeure un témoignage et ceux qui, sous l'assaut de la rhétorique, savent raison garder et ne pas oublier les leçons de l'histoire, peuvent en tirer un réel profit.

Théophile BERTRAND

BRÉHAUT-RYERSON (S.).

*Le Canada français*. Sa tradition, son avenir. [Les Editions de la Victoire, 1945.] 149 p. 21 cm.

323.1(71) Mauvais

Cet ouvrage, qui a pour but de promouvoir l'idéologie communiste parmi nous, poursuit

son objectif de façon parfois très habile, parfois lourdaude et cynique. C'est dire que, malgré son ton mielleux et sympathique au « peuple », il appelle une condamnation radicale.

L'auteur applique les critères du matérialisme marxiste et les méthodes ordinaires de la propagande communiste à l'appréciation de l'histoire et des problèmes du Canada français. Sous de tels auspices, il ne pouvait échapper aux vices ordinaires du genre. Il n'évite pas, évidemment, le refrain accoutumé contre le « fascisme », Mussolini, Franco, Pétain et Salazar.

Les deux premières parties de l'ouvrage, plus mesurées, pouvaient contribuer à mettre un peu plus de confusion dans l'esprit d'un simple tirailé en tous sens par les événements actuels et scandalisé par le spectacle trop habituel d'une bourgeoisie satisfaite et somnolente ; mais la troisième, dans ses excès, ses fantaisies et ses mensonges grossiers, ne peut que dégoûter tout lecteur le moins équilibré.

Théophile BERTRAND

LOEW (M.-R.).

*Les Dockers de Marseille*. Analyse type d'un complexe. Préf. de Gustave Thibon ; 2e édition revue et augmentée. L'Arbresle, Economie et Humanisme. 107 p. 23 cm. (*Documents Economie et Humanisme*, no 1) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

331:627(449.1)

Cote de la coll. : 304

*Les Dockers de Marseille*, le premier de la série des *Documents Economie et Humanisme*, en est à sa deuxième édition.

Ces ouvrages s'adressent à tous les travailleurs sociaux, à tous ceux qui s'occupent d'action sociale, mais qui ne veulent plus le faire selon des données empiriques.

Vous avez bien écrit *les Dockers de Marseille*, me dirait-on ? C'est bien éloigné de nos problèmes ! Eh oui ! Mais quelle analogie frappante entre cette classe de débardeurs (je persiste à écrire débardeurs et non « dockers », car ce vocable bien français s'est conservé chez nous) et nos débardeurs de Montréal, de Québec et des autres ports canadiens. Ce qui frappe dans ce document, qui analyse le sort fait aux débardeurs et aux acconiers de Marseille, c'est l'effondrement de leur corporation, bien fermée il y a moins d'un siècle. On écrit quelque part que le portefaix fut l'ancêtre du débardeur. Cette catégorie de travailleurs, où surtout la vaillance, la sobriété, l'endurance physique constituaient les qualités essentielles, avait su constituer une corporation stable, aux privilèges bien déterminés qui pouvaient, sans violer la liberté individuelle, se transmettre de père en fils. Il en était encore ainsi en 1860.

L'auteur, avant même la fin de la guerre, a étudié avec une équipe de techniciens les moyens de remédier au désordre de la structure du port. Il parle, dans ses suggestions, de la nécessité d'arriver à une stabilité de l'emploi, tout en

ne tarissant pas la possibilité temporaire et occasionnelle d'embauche pour les malheureux ayant besoin de quelques francs au débarqué à Marseille. Il vise, il va sans dire, avec son équipe, à assurer une situation humaine à ces malheureux débardeurs qui, sous le signe de la liberté triomphante, du libéralisme émancipateur, sont devenus la classe la plus malheureuse, la plus misérable au point de vue moral et matériel, la plus pénétrée aussi des doctrines marxistes. L'espace nous manque pour expliquer sa thèse de l'emploi stabilisé. Il n'oublie pas que Marseille connaît la concurrence et que la solution sérieuse ne doit pas détruire le port au point de vue économique, ne doit pas ruiner non plus les exploitants. Toute augmentation de rendement dans le travail, allègue l'auteur, doit aussi bénéficier à la main-d'œuvre et « ainsi un climat de labeur renaîtra ».

Au moment où le problème de la renaissance de la France se pose : renaissance économique, renaissance morale et renaissance sociale, il n'est pas inutile de souligner que les débardeurs ou dockers, qui ont été laissés jusqu'ici aux mains de meneurs révolutionnaires, deviennent l'objet d'études socieuses d'améliorer leur sort économique et social. Notons incidemment que s'il y a 1273 célibataires travaillant au port de Marseille, il en est 508 ayant huit enfants ou plus, 441 ayant sept enfants, etc.

Encore une fois, l'ouvrage *les Dockers de Marseille* de M.-R. Loew est le premier

d'une série d'études faites selon les méthodes les plus modernes de la sociologie catholique, en tenant compte non seulement des principes mais aussi des faits. Tous les gens sérieux qui se préoccupent des questions sociales feront bien de s'y intéresser. Ceux, en particulier, qui s'occupent de la question syndicale et de la question ouvrière chez nous devraient se procurer cet ouvrage, et nous sommes persuadés pour notre part que cette étude scientifique, humaine, logique, constructive, leur suggérera d'étudier le sort de nos propres débardeurs et partant de l'améliorer.

Rodolphe LAPLANTE

MERSCH (Jean).

*A la découverte de... l'entreprise.* Ill. de R. Tesse. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 123 p. ill. 18 cm. (Coll. *A la découverte de...*).

338

Cote de la coll. : 04

L'auteur a pour but de faire connaître au jeune ouvrier français les divers aspects financier, administratif et social de toute organisation industrielle. Il vise aussi à donner au travailleur une vue complète du milieu où il vit et à lui montrer la grandeur de la tâche qu'il a à accomplir.

J.-M. DELÂGE

BALL (Joseph).

*Les Instituteurs et l'ascension des masses.* Paris, les Editions Ouvrières. 60 p. 21 cm.

371.1

Cette plaquette s'adresse d'abord aux prêtres auxquels l'auteur prêche la tolérance, « une attitude compréhensible et charitable à l'égard des instituteurs » laïques français. Ce qu'il désire, c'est l'épanouissement de la vocation sociale du prêtre. Aussi s'autorise-t-il de ce but pour mettre en relief l'esprit et les méthodes qui ont réussi aux instituteurs, pour signaler que grâce à leur union ils ont agi puissamment sur les masses. L'auteur fustige les responsables de l'antagonisme qui divise, hélas ! trop souvent en France, les prêtres et les éducateurs. Sans acrimonie comme sans faiblesse, il dit à chacun son fait. Son témoignage mérite créance, parce que basé sur des données précises résultant d'une enquête impartiale.

Les élèves-maîtres de nos Ecoles normales canadiennes goûteront les chapitres consacrés à la psychologie sociale de l'instituteur comme à l'influence qu'ils pourront exercer sur les collectivités. Toutefois, remarquons que ces pages sont avant tout un documentaire.

Albert BERGERON

KESTELOOT, VERMEERSCH et JEANJEAN.

*Produits commerciables à l'usage de l'enseignement moyen, technique et commercial.* Bruges, Beyaert, 1937-38. 2 vol. 22.5 cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

38(07)

Sous ce titre et en deux volumes de lecture attachante, voici un vade-mecum indispensable à tous les étudiants des cours techniques et commerciaux. Ils y trouveront une foule de renseignements, savants et usuels, extrêmement importants pour tout ce qui concerne les produits minéraux, végétaux, animaux, et leurs dérivés. Il faut féliciter très sincèrement les trois auteurs, professeurs dans l'enseignement moyen et supérieur de commerce en Belgique.

M. LEGRAND

#### UNION FÉMININE CIVIQUE ET SOCIALE.

*La Vie politique et les femmes.* Paris, U.F.C.S. [1945]. 90 p. 16 cm.

396:32

Ce manifeste écrit par des catholiques insiste sur les devoirs politiques et prône des suggestions pertinentes pour l'amélioration du sort des classes ouvrières. Sans vocifération comme sans amertume, on y dresse les plans d'une législation où la femme apportera sa diplomatie, ses vues désintéressées, son sens social averti. Certains chapitres constituent un historique du rôle politique que la femme a joué à travers les âges. Les auteurs s'adressent principalement à la population française, mais nous avons profité à méditer l'exposition de principes universellement vrais, à étudier un programme d'action que nous pourrions adopter, au moins dans ses grandes lignes.

Albert BERGERON

## BEAUX-ARTS

GAGNON (Maurice).

*Sur un état actuel de la peinture canadienne.* Montréal, Société des Editions Pascal, 1945. 158 p. hors-texte 24.5 cm. \$1.60 (\$1.70 par la poste).

75(71)“19”

Maurice Gagnon défend plus habilement qu'à l'ordinaire une thèse extrême. Condamner en quatre secs vingt siècles d'art et de pédagogie, et vouloir sur ces ruines reconstruire tout à neuf, voilà qui est pour le moins téméraire et fort dangereux.

Une visite récente au *Museum of Modern Art* à New-York a fini de me convaincre du cocasse d'un « académisme » hors-les-murs qui veut imposer au monde ses lubies. Ce doit être là d'ailleurs le résultat ordinaire, malgré les apparences, de toutes les expositions de ce genre.

Les tenants de pareilles fantaisies traitent volontiers les autres d'ignorants, d'incultes et de « sauvages ». Leur art nous dépasse, paraît-il, il est trop subtil pour nos méninges et nos yeux sont bouchés. Tant pis, puisque nous avons pu comprendre et aimer Raphaël, Michel-Ange, Velasquez, Rembrandt, Vinci, Delacroix et les autres.

Maurice Gagnon ne tombe point ici dans de tels excès. Il montre même tant de pondération qu'on peut tirer de son texte de forts arguments contre ses prétentions. On regrette alors davantage une

partialité trop souvent visible dans ses propos.

Enfin, même si la thèse est fautive, elle revêt ici une allure moins frondeuse, moins gamine et aussi moins polissonne que celle de tant d'apologies de l'« Art vivant ». Pris de scrupules, Monsieur Gagnon tenterait-il de revêtir le « monstre » d'habits acceptables, d'un complet humain ?

M. BOIVIN

CHAREST (Adrien), f.s.v.

*Les Mille et un Jeux* (2e cahier). Ill. de L. Faucher, f.s.v. [Québec] Institut des Frères de St-Vincent-de-Paul. 179 p. ill. 24 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

793

Ce deuxième cahier débute par une apologie un peu outrancière, ce me semble, du jeu. Plût à Dieu mille fois que tout cela fût vrai ! Ce serait simplifier d'autant les procès de canonisation.

Quant au reste, les jeux qu'il contient seront certes accueillis comme des auxiliaires précieux par ceux à qui incombe la tâche d'organiser les loisirs des jeunes.

L'ouvrage prétend s'agrémenter d'illustrations évidemment nécessaires, mais d'un goût fort discutable.

André JANOËL

## LITTÉRATURE

EMMANUEL (Pierre).

*Tombeau d'Orphée*. Fragment. Montréal, Parizeau [1946]. 115 p. 19.5 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

84-1 Appelle des réserves

MASSON (Loys).

*Délivrez-nous du mal*. Montréal, Parizeau [1946]. 78 p. 19.5 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

84-1 Appelle des réserves

Dans une série de plaquettes d'un goût parfait et d'une présentation luxueuse — trop luxueuse même, au goût de certains qui regretteront pour ces textes rudes le misérable papier des éditions clandestines — Parizeau nous présente quelques-uns des plus authentiques parmi les « poètes français d'aujourd'hui »... Pierre Emmanuel, Loys Masson, Eluard, Seghers, La Tour du Pin.

Tous sont des poètes *difficiles* ; il semble que de ces temps exceptionnels, ils ont conservé le goût du mystère, de l'allusion. A bon droit, ils pourraient redire le mot de Descartes : « *Larvatus prodeo* » : « Je m'avance masqué ». Et c'est en vain qu'on cherche à expliquer cette *aura*, cette magie mystérieuse qui illumine tout vrai poème et le rend presque insondable.

Tel ce *Tombeau d'Orphée* d'Emmanuel où le poète essaye de recréer le mythe antique d'Orphée et d'Eurydice ; mythe touffu que ces pages sont loin d'éclaircir. Faut-il y voir plus qu'un prétexte à un déluge d'images puissantes, de leurs fulgurantes qui s'inscrivent sur des fonds trop souvent impénétrables ? Si l'on veut, derrière cette prodigieuse alchimie verbale, chercher les idées profondes, les thèmes rationnels d'Emmanuel, on a

peine à édifier (d'après ce seul livre) un système solide : certes on devine les deux problèmes qui hantent le cœur du poète : l'amour et le Christ ; on voit qu'il hésite à l'impossible partage mais chaque page est un tel mélange d'images pacifiantes et de relents sensuels, qu'on sort un peu pantelant de cette marée hallucinante où son génie nous entraîne.

Avec Loys Masson, nous entendons un autre ton : « Mon poème n'est pas cet amas stellaire, ce bitume refroidi où dorment des légendes. C'est un immense cœur battant sur les terres meurtries, réveillant les dévastations. » (Poèmes d'ici, p. 36.)

Bien que son recueil : *Délivrez-nous du mal* soit une chevauchée fantastique d'images et de métaphores prises dans l'univers entier, on sent bien que Masson n'est pas le technicien qui se complait dans la magie des mots. C'est un homme qui laisse entendre une longue plainte humaine, aux accents souvent héroïques, quelquefois pleins de tendresse fraternelle. Ses textes tantôt groupés en versets claudéliens, tantôt présentés en petits vers incisés, chantent la révolution, l'amour de la patrie enchaînée, l'affection d'une mère et Dieu enfin. Car Masson est chrétien ; il le dit et le proclame. Mais pourquoi faut-il que ce magnifique chant liturgique au Christ que l'on trouve p. 35, soit défiguré en trop d'endroits par ces attaques fougueuses contre l'Église temporelle. Sans rappeler la polémique qui récemment a mis en cause Masson et une

revue française, reconnaissons pourtant que le christianisme de notre poète est d'une espèce très spéciale. Regrettons-le d'autant plus que Loys Masson est indubitablement un des plus puissants poètes d'aujourd'hui.

Guy BOULIZON

## RONSDARD.

*Pierre de Ronsard*. Montréal, Fides, 1945. 96 p. 19 cm. (Coll. *Selecta*) \$0.35 (\$0.40 par la poste).

84-1

Cote de la coll. : 84-8

Dans la collection *Selecta*, les Editions Fides se proposent de nous présenter les meilleures pages des grands écrivains français des origines à nos jours. En plus de plaire à tous les littérateurs, cette initiative sera certainement d'un grand intérêt et d'une réelle utilité pour les étudiants de nos collèges et de nos écoles supérieures.

*Ronsard* ouvre la collection. On a su faire, parmi ses poèmes, un choix fort heureux.

Maurice BLAIN

## BOULIZON (Guy).

*Féeries radiophoniques d'après les Mille et une nuits*. Préf. de Léopold Houllé. Ill. de Janine Charpentier. Montréal, Fides, 1946. 249 p. ill. 20 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-2

Il n'y a pas très longtemps une grande revue française faisait une enquête littéraire auprès de l'élite de ses lecteurs ;

il s'agissait de citer les dix plus grands livres de la littérature étrangère. Sait-on que les *Mille et une nuits* furent parmi les œuvres qui obtinrent — et de beaucoup — la majorité des suffrages ? Cela pourra en étonner plusieurs car, pour trop de lecteurs, ce titre n'évoque qu'une série naïve de textes enfantins ou au contraire une œuvre touffue, polissonne, illisible, selon qu'ils ont eu entre les mains telle publication exagérément simplifiée ou telle édition critique surchargée de commentaires.

Le texte que la maison Fides nous offre, dû à la plume de Guy Boulizon, est à notre avis une des éditions qui restera, lorsque bien d'autres auront sombré dans l'oubli.

Elle a, en effet, le mérite d'avoir conservé cet inoubliable climat oriental, ce charme envoûtant qui émane de Schéhérazade, cette allure inimitable des contes arabes. D'autre part, l'auteur a réussi à transposer toutes ces aventures dans un style remarquablement français — nous oserions presque dire : parisien — tellement ces dialogues tour à tour vifs, émouvants, humoristiques, sont entraînants, parfois même passionnants. Il n'avait pas là une tâche facile. Il a dû, d'abord, choisir dans des montagnes de matériaux les pages les plus intéressantes. Il a réussi, ensuite, à étoffer ces épisodes par d'amusants commentaires et de curieuses remarques. Enfin, à certains moments, Guy Boulizon a visiblement voulu entraîner le lecteur plus loin que

le texte présent, en lui suggérant discrètement tout ce qu'il pouvait y avoir de profond, de philosophique, d'éternel, derrière ces tableaux bariolés et ces aventures romanesques.

Pour toutes ces raisons, ce livre plaira aux catégories de lecteurs les plus divers qui, selon leurs tendances, y verront un livre d'aventures, des contes humoristiques ou un recueil de contes philosophiques.

Jacques SALET

GIRAUDOUX (Jean).

*Tessa (La nymphe au cœur fidèle)*. Pièce en trois actes et six tableaux, de Margaret Kennedy et Basil Dean, adaptée pour la scène française par Jean Giraudoux. Paris, Grasset, 1934. 282 p. 18 cm.

84-2

Dangereux

Tous connaissent *The Constant Nymph*, film mettant en vedette Charles Boyer, Joan Fontaine et Alexis Smith ; bien peu, probablement, savent que Giraudoux a réalisé de la pièce originale une adaptation qu'il nous plairait fort de comparer avec le modèle. Jeune fille élevée dans un extraordinairement libre milieu d'artistes, Tessa s'est éprise toute jeune d'un compositeur, Lewis Dodd, ami de son père. Mais le jeune musicien, après avoir promis à Tessa de se bien garder « de se marier, d'aller en prison ou de mourir », épouse Florence Churchill. Les circonstances amèneront Tessa à vivre dans la maison des nouveaux mariés. Lewis apprendra enfin ce qu'on prévoit

sans peine : qu'il aime, qu'il a toujours aimé la nymphe au cœur fidèle. Un soir de succès, il s'enfuit avec Tessa à Bruxelles, où, minée par une maladie cardiaque, elle meurt subitement. Malgré toutes les somptuosités et l'humour du style de Giraudoux, — il affiche beaucoup plus de maîtrise dans le théâtre que dans le roman — la pièce est trop souvent traversée par de larges courants de libéralisme moral pour ne pas alarmer les consciences droites.

Jacques FORTIER

AGADJANIAN (Georges) et SOLO (Robert).

*La Vallée des ombres.* Roman. New York, Maison française, c1946. 273 p. 19 cm.

84-3

Mauvais

Livre étrange, où nous suivons la courbe descendante d'un cerveau vers la démence, vers la nuit qui l'aspire « comme une immense ventouse ». Un fort « complexe » d'infériorité, les débordements de la passion et un très mystérieux personnage, le Père La Lune, — dont nous ne parvenons pas à savoir s'il existe dans la réalité ou dans l'esprit déjà malade de Christian Rozière, ou même dans les deux à la fois avec les transpositions nécessaires du réel à l'imaginaire, — faussent lentement les mécanismes délicats de l'intelligence d'un malheureux qui « s'enfonce dans des ténèbres pareilles à de la glu ».

Y. L.

BALZAC (H. de).

*La Maison du chat qui pelote.* Le Bal de Sceaux. La Bourse. Montréal, Fernand Pilon. 220 p. 19 cm. (Coll. *Pages oubliées*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Les artistes, plus particulièrement les peintres, poursuivent leur œuvre sous un jour bien mystérieux au commun des mortels. L'atelier, pour eux laboratoire onéreux, prend aux yeux du profane figure de sanctuaire. Et pourtant, ces êtres qui affichent souvent une incompréhensible originalité, ressentent en eux les mêmes aspirations au bonheur que le plus simple manœuvre. De Balzac s'intéresse ici à peindre la physiologie sentimentale de trois artistes aux prises avec les vicissitudes et aussi le charme d'un amour déçu ou triomphant. Leurs aventures, les réactions qui en résultent, les luttes intérieures et leur aboutissement, les dialogues enflammés présentent de ces dieux une tranche d'humain, une suite d'épisodes de la vie courante, réelle. Un milieu social est reconstitué avec ses intrigues, ses calculs, ses passions où veulent pénétrer l'idéalisme, le désintéressement et la générosité. Deux courants s'entre-croisent, se heurtent, mais le souffle de la religion n'est pas là pour leur donner de l'altitude. Dommage.

Ces récits, en plus d'une vie palpitante et d'opportunes leçons de prudence en matière matrimoniale encore qu'elles soient déficientes, prennent de

l'intérêt de par la vigueur, la finesse et le talent de la plume qui les anime.

Albert BERGERON

CHOROMANSKI (Michel).

*Quand le marbre s'anime.*  
Montréal, Simpson, 1946. 171 p.  
21.5 cm. \$2.50 (\$2.60 par la  
poste).

84-3

Une nouvelle délayée jusqu'aux proportions du roman. Le sujet : un épisode de la résistance clandestine opposée par les Polonais aux envahisseurs allemands. Nous ne manquons certes pas de sympathie pour les populations vaincues qu'exploitent et torturent des êtres inhumains, mais il n'est pas injuste de désirer que ce qu'on nous présente soit vraiment digne de la cause défendue.

Y. L.

DESGRANGES (Jean).

*Choc au cœur.* Roman. Montréal, les Editions de l'Etoile [c1945]. 91 p. 19.5 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

84-3 Pour adultes

La photo de l'auteur, en première page, montre un officier français de belle allure. Santé, force et beauté. Avec ces qualités du génie français, *Choc au cœur* raconte une histoire d'amour qui charmera les lectrices et les lecteurs les plus exigeants.

On appréciera surtout, chez Jean Desgranges, sa délicatesse « à surprendre le secret d'un être que l'on aime à la folie », sans perdre la tête tout à fait.

L. SAINT-AMOUR

FEUILLET (Octave).

*Un mariage dans le monde.*  
Montréal, Fernand Pilon [1945].  
219 p. 19.5 cm. (Coll. *Pages  
oubliées*) \$1.25 (\$1.35 par la  
poste).

84-3 Appelle des réserves

On ne peut dire grand'chose d'Octave Feuillet, sinon qu'il écrivit, avec la meilleure intention du monde, des romans où la platitude le dispute à la fadeur. Son *Mariage dans le monde* est consacré aux difficultés d'un ménage mondain et désœuvré. Comme il sied, tout finit par s'arranger et, après bien des difficultés, les époux connaissent le calme et le bonheur. Quant au style, il est proprement « Feuillet » : généralement correct, avec une petite pointe de préciosité, mais tout à fait dénué de force et d'originalité.

Jean-Marie DELÂGE

ROBERT-DUMAS (Charles).

*L'Embarquée.* Paris, Arthème Fayard [c1935]. (Réimpr. par Variétés.) 255 p. 19.5 cm. (Coll. *Ceux du S.R.*)

84-3 Dangereux

Excellent roman policier qui se déroule au milieu des intrigues de l'espionnage international. Il n'était pas du tout nécessaire d'y exploiter les mises en scène passionnelles avec une si évidente complaisance.

Maurice BLAIN

ROBERT-DUMAS (Charles)  
et DIDELOT (Roger-François).

*La Machine à prédire la mort.*  
Paris, Arthème Fayard [c1938].

287 p. 18 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Roman de mystère et d'aventures. Style vif et allègre, intrigue agréable et captivante.

Les caractères de Marie-France et de Gérard sont nobles, soucieux du devoir et de la charité. Jean lui-même revient à de bons sentiments à l'heure de sa mort tragique, après sa possession par l'orgueil, l'envie et une ambition démesurée.

Le genre s'apparente aux fantaisies pittoresques de Maurice Leblanc et de Gaston Leroux. Il est regrettable que ces ouvrages se corsent trop souvent d'audaces et de dérèglements de toutes sortes.

L. SAINT-AMOUR

SIMENON (Georges).

*Le Locataire*. Roman. Paris, Gallimard [c1938]. (Réimpr. par Simpson et Feuche.) 256 p. 19.5 cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

84-3 Appelle des réserves

Un livre d'une stupidité désoyante, à faire crever d'ennui. Une action étirée pour « faire » quelque trois cents pages, conduite à l'avenant d'une imagination très fatiguée. Proprement un invertébré.

La langue ne vaut pas mieux : elle fourmille de lourdes fautes de composition et même de syntaxe. Je comprends qu'on ne puisse exiger d'un auteur de romans policiers de produire rien que des chefs-d'œuvre littéraires, mais il faut pourtant

garder l'élémentaire décence d'écrire en bon français.

De plus, dans cette longue et morne intrigue entre un juif quinteux, dégoûtant, et une danseuse de cabaret, on est loin du genre « roman policier », malgré les prétentions de l'auteur.

On peut espérer que Simenon s'efforcera de se montrer plus digne de la publicité tapageuse qu'on a faite autour de lui. Dans *le Locataire*, il n'y a pas deux lignes qui valaient d'être écrites.

Maurice BLAIN

SALONNE (M.-P.).

*Fends la bise*. Scènes du maquis breton. Bloud et Gay [1945]. 228 p. 19 cm.

84-94


« Dans le langage poli des maquisards « Fends la bise » signifiait : « Fiche le camp »... Devant ces pages prêtes à partir chez l'éditeur » (sic), « l'auteur a cherché un titre et a dit à ce manuscrit : Va-t-en conter de par le monde la merveilleuse audace des jeunes de chez nous. Va ! Cours ! Vole ! Fends la bise ! »

C'est en ces termes que M.-P. Salonne nous présente son ouvrage. Et, certes, le titre est justifié par le récit. On ne peut imaginer courses plus folles, plus dangereuses, plus téméraires, plus héroïques que celles des jeunes « agents de liaison » de la Résistance en Bretagne.

Ces héros sont des jeunes et, pour la plupart, des scouts. Ils s'exposent à la mort et à la torture avec le sourire, car c'est pour la Patrie.

Comme le dit l'auteur, « c'est du document incomplet mais authentique », et ce qui est conté suffit à nous convaincre que, dans l'œuvre de la libération, les catholiques ont eu leur très grande part.

Ces pages, écrites dans un langage simple et naturel, mais où l'on sent parfois passer le vent de l'angoisse et de l'héroïsme, sauront sans doute plaire à tous.

 Denis MONTBOISÉ

CRESSATY (Comte).

*Lettre à mon fils.* Montréal, Fides, 1946. 51 p. 21.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

84-97

CRESSATY (Count).

*A Letter to My Son*, by Count Cressaty. Montreal and South Bend, Fides [1946]. 61 p. 21 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

Une brochure fort attrayante sur papier de luxe. Hâtons-nous d'ajouter que la matière de l'ouvrage est tout à fait au diapason de la présentation. Cette *Lettre* contient, en un langage dépouillé, les grandes vérités religieuses exposées avec la sérénité que seule confère une foi vive, c'est-à-dire une certitude absolue.

L'élévation des pensées, le calme constant du ton, l'abondance relative des sujets abordés, en font une œuvre apolo-gétique de belle venue.

André JANOËL

MONTMAJOUR (Pierre).

*Le Bourgeois de Jérusalem.* Paris, Lethielleux [1945]. 170 p.

19 cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

84-97

Un pharisien, tisserand de son métier, habitant Jérusalem, décide un jour d'écrire son journal. Ce document débute quelques semaines après la mort du Christ et se continue jusqu'à la conversion de son auteur, quelques années après la destruction de la Ville sainte.

Si ce n'était de quelques anachronismes inévitables, on se croirait réellement en face d'un document authentique.

Cet ouvrage, presque un commentaire romancé des *Actes des Apôtres*, est très instructif et dénote chez l'auteur une connaissance étendue des Ecritures et de l'histoire du peuple juif. D'un style simple, émaillé de métaphores qui lui donnent un parfum oriental, agrémenté de passages amusants sur les coutumes pharisaïques, il saura plaire à tous les goûts et à tous les âges.

Denis MONTBOISÉ

CANNA (John).

*Le Document qui tue.* Roman policier. Montréal, France-Livre [c1945]. 211 p. 19.5 cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

C84-3 Appelle des réserves  
Un prodige d'insignifiance et d'ennui abrutissant. Ce qu'on pourrait ramener à une formule plus concise : « Zut ! »

Y. L.

PINTAL (Marie-Nille).

*Mission de femme.* Etude psychologique sous forme de

roman. Montréal, Lumen, 1945. 200 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

C84-3 Pour adultes

Petit roman anodin. L'œuvre célèbre une des plus nobles vertus de la femme : son dévouement. Malheureusement, l'auteur s'est contentée de bâtir sur ce thème, excellent en soi, une intrigue d'une désespérante banalité. La facture de l'ouvrage laisse à désirer. Le style n'a rien de très original et il y a, çà et là, quelques petits accrocs à la grammaire et à l'orthographe. L'auteur possède de tout de même un certain talent de conteuse. A elle de le développer, de l'enrichir et de l'affiner par la lecture, l'observation et l'expérience.

J.-M. DELÂGE

## HISTOIRE. BIOGRAPHIES

### GÉRIN (Léon).

*Aux sources de notre histoire.* Les conditions économiques et sociales de la colonisation en Nouvelle-France. Montréal, Fides, 1946. 274 p. 20 cm. \$1.60 (\$1.70 par la poste).

9(71)

Cette étude jette une lumière pénétrante sur notre histoire. Rien d'étonnant puisqu'il s'agit d'un ouvrage de Léon Gérin dont l'œuvre « précieuse inspiratrice », est, d'après Edouard Montpetit, « unique chez nous ».

Sous le titre : *Aux sources de notre Histoire : les conditions économiques et sociales de la colonisation en Nouvelle-France,*

ce sont ses premiers travaux, auparavant disséminés dans des articles de revues et des brochures, que M. Gérin livre au grand public.

Toujours d'après Edouard Montpetit, dans une lettre-préface concise mais synthétique, « Gérin ne conçoit pas l'histoire comme une suite de dates, un faisceau d'événements. [...] Il s'y attache moins pour s'y complaire que pour en tirer une leçon d'ordre politique et social ».

« L'égoïsme du marchand », « Pourquoi Québec a capitulé », « Richelieu », « la Tutelle des compagnies », « la Gentilhommerie fonctionnariste », « les Fondations pieuses », tels sont quelques-uns des titres de chapitres qui indiquent l'intérêt de ce magistral ouvrage.

Des épisodes parfaitement connus et maintes fois étudiés sont scrutés sous des aspects qui, sans être nouveaux, nous sont bien souvent étrangers. Ainsi, il nous est pénible de considérer la fondation de Ville-Marie comme un échec sur le plan de la colonisation, mais le fait est patent. Si l'entreprise fut un modèle d'entreprise chevaleresque et chrétienne, s'il est indéniable que les premiers associés de Notre-Dame de Montréal furent des saints authentiques, des héros véritables, on ne peut affirmer que leur œuvre fut un succès du point de vue du développement agricole de la colonie.

D'autres faits, sinon ignorés, du moins considérés le plus souvent presque sans importance, apparaissent comme de véritables sources de déceptions

et d'échecs. La traite des fourrures, par exemple, serait la cause de la guerre qui a donné la victoire aux Anglais en 1760.

En lisant M. Gérin, je me suis rappelé cette courte phrase d'un manuel d'Histoire du Canada : « Après la conquête les Canadiens se livrèrent à l'agriculture. » Était-ce la poursuite d'une œuvre déjà bien assise ? Une des raisons de la faillite française en Amérique semble bien avoir été la médiocrité de la politique agricole.

Mais qu'est-ce qui permit aux Canadiens leur étonnante survivance ? Après le traité de Paris, la noblesse passe en bloc en France ; mais l'« habitant » s'accroche au sol, se groupe autour des clochers et assure le salut.

Écoutons M. Gérin : « A la lueur blafarde des premières réverbérations de la guerre actuelle, la paroisse canadienne élève encore sur les ruines accumulées tout autour de nous par les ambitions et les convoitises des puissants de la terre, les flèches de ses clochers qui chantent et scintillent dans l'horizon infini : témoins d'une survivance dont ils gardent le secret ! » (P. 261).

Il ne nous surprend point, au sortir de la lecture de ces pages lumineuses, qui savent remonter des faits aux causes et dont le sain réalisme ne se laisse pas égarer par toute la poésie mystico-chevaleresque dont on s'est plu à envelopper nos annales historiques, que M. Edouard Montpetit ait pu avouer avoir puisé son « plus ferme appui dans l'évocation

qu'avait réussie admirablement Léon Gérin ».

Théophile BERTRAND

RUMILLY (Robert).

*Histoire de la province de Québec*. T. 14 : Sir Lomer Gouin. Montréal, Valiquette [1945]. 176 p. 20 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

*Histoire de la province de Québec*. T. 15 : Mgr Bruchési. Montréal, Valiquette [1945]. 211 p. 20 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

*Histoire de la province de Québec*. T. 16 : Défaite de Laurier. Montréal, Valiquette [1945]. 221 p. 20 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

9(714) Appelle des réserves

« Chronique de l'histoire politique », comme quelqu'un l'a déjà fait remarquer. Le procédé de composition des trois présents volumes ne diffère pas de celui des précédents : les faits, d'un choix assez arbitraire, se suivent sans autre lien que la chronologie, ramassés autour d'une figure ou d'un événement pas toujours les plus marquants ; leur amas étourdissant compose un tout d'un grand intérêt, même si l'unité doit parfois en souffrir.

L'on saura gré à l'auteur de ne pas éclairer les événements qu'il rapporte de la lumière des conséquences qui en ont découlé : certains historiens aiment se donner des allures de « petits prophètes », en faisant mine de découvrir par anticipation des choses que seul leur accomplissement pouvait révéler. M. Rumilly se borne à

raconter, sans porter de jugement, sans prendre parti, bien que parfois l'on croie deviner certaine préférence ou une approbation tacite. Et si d'aventure il décerne des éloges à tel ou tel des personnages en scène, éloges d'ailleurs confirmés par la postérité, l'on reste sceptique et l'on se demande quelquefois s'il s'agit bien d'une admiration sentie ou simplement d'une douce ironie.

Cette pente à l'ironie peut l'amener à prêter aux acteurs de son récit des intentions un peu fantaisistes, notamment aux grands personnages ecclésiastiques ; et ce n'est jamais sans une jubilation mal contenue qu'il découvre chez eux des faiblesses inhérentes à la nature humaine ou qu'il leur sert un « petit plat » à sa façon.

Des pages d'une grande aridité, inévitables dans le genre, sont amplement compensées et dépassées par l'allure générale du ton : tout est écrit avec verve et abondance, sans jamais rien sacrifier à l'incorrection. De multiples passages sont achevés du point de vue narratif et descriptif.

Disons, en terminant, qu'il s'agit d'une œuvre imposante et qui révèle une érudition remarquable, une somme de travail immense, une documentation très au point.

André JANOËL

BREYNAT (Mgr Gabriel),  
o.m.i.

*Cinquante Ans au pays des neiges.* T. 1 : Chez les mangeurs de caribous. Montréal, Fides, 1945. 347 p. h.-t. 20 cm.

\$1.50 (\$1.60 par la poste).

92:2

En livrant au public les souvenirs de ses cinquante ans d'apostolat, Mgr Breynat, qui a parcouru personnellement tout le Nord-Ouest canadien, élève un monument à la gloire des vaillants missionnaires des immenses solitudes du « grand silence blanc ».

L'auteur évoque ici le souvenir des neuf années qu'il passa chez les « mangeurs de caribous », Indiens de la grande famille des Dénés, et qui semblent être d'origine asiatique ; il nous parle de leurs traditions transmises de vive voix depuis des siècles, de leur caractère et de leur langue qui passe pour une des plus belles qui soient.

Mgr Breynat consacre un chapitre à l'étude du caribou, qui fournit la nourriture, l'habillement, les outils et même la « loge » aux Indiens du Cercle Polaire.

Ces pages nous révèlent la situation triste et pénible dans laquelle vivent les Indiens et les Métis, situation dont la responsabilité retombe sur les gouvernements fédéral et provinciaux, et qui n'est pas à leur honneur. « Les Indiens sont les pupilles du gouvernement. Ils sont considérés par lui comme des enfants mineurs. Que penseraient les tribunaux d'un gardien officiel de mineurs qui traiterait les enfants commis à ses soins comme le Gouvernement traite ses pupilles ? » (P. 224)

Très bien présenté et orné de nombreuses photos, cet ouvrage est écrit dans une langue

simple et animée, dans le cours paisible de laquelle les anecdotes crépitent sans interruption. De la vraie vie, ardente et aventureuse, pleine de dures misères et de joies austères, mais qui l'emporte de combien sur les fantaisies romanesques.

Denis MONTBOISÉ

MAUROIS (André).

*Byron*. Paris, Grasset [c1930]. (Réimpr. par Variétés.) 266 p. 19.5 cm.

92:8 Dangereux

Impossible d'appliquer à M. Maurois les reproches adressés en 1918 par Lytton Strachey aux biographes victoriens d'Angleterre : « Ces deux gros volumes, par lesquels nous avons coutume de commémorer les morts, qui ne les connaît ? avec leur masse de documents mal digérés, leur style négligé, leur ton d'ennuyeux panégyrique, leur lamentable défaut de choix, de détachement, de dessein ? Ils nous sont aussi familiers que le cortège de l'entrepreneur de pompes funèbres. Ils ont le même air de lente et mortuaire barbarie. »

Prenons la contrepartie et nous avons la mesure exacte de la biographie écrite par Maurois : assimilation des documents, style soigné, panégyrique discret, choix très sûr, vie ardente, art vraiment classique. Dans *Byron* se réalise la conciliation, si difficile et délicate, du souci esthétique et du désir de la vérité.

Cette vérité n'est pas toujours flatteuse pour le poète.

Maurois plaide en sourdine les circonstances atténuantes. Lui qui se garde à l'ordinaire de s'imposer, de solliciter le réel, pour s'en tenir à la seule et simple exposition des faits, cède ici à la tentation de diminuer outre mesure la responsabilité de Byron dans ce qu'on pourrait appeler « l'affaire Augusta ». Du reste, il faut bien admettre que la droite orientation de Byron dans la vie avait été bien compromise par une hérédité chargée, l'infirmité, une triste éducation familiale, des peines de cœur prématurées, l'influence d'un milieu social dissolvant. « Est-on vraiment libre après une telle enfance ? » demande soudain l'auteur ; la réponse, en toute justice, exige une grande prudence.

Accordons au biographe notre admiration pour ses brillantes qualités d'écrivain ; au poète malheureux, dévoré de passions, une indulgence exempte de toute approbation complice ; aux vices et aux fautes toujours lamentables, les reproches indignés d'une volonté fermée à toute basse complaisance.

Y. L.

## LIVRES POUR LES JEUNES

PERRAULT (Charles).

*Contes*. Montréal, Variétés. 182 p. ill. 19.5 cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

J84-3

« Charles Perrault a libéré les fées de France », a dit si joliment Madame Félix-Faure

Goyau. Puis, les fées de ce doux pays ont traversé les mers pour venir égayer l'enfance des petits Canadiens français. Voici que les Editions Variétés les leur offrent sous une attrayante couverture ornée d'un Chat Botté multicolore et très vingtième siècle. Le volume est illustré de beaux dessins.

Sainte-Beuve disait de ces petits chefs-d'œuvre : « La rédaction est simple, courante, d'une bonne foi naïve, quelque peu malicieuse pourtant et légère ; elle est telle que tout le monde la répète et croit l'avoir trouvée. »

Après avoir parcouru ces pages, je comprends que le Fabuliste avait raison d'écrire : « Si Peau d'Ane m'était conté, j'y trouverais un plaisir extrême... »

Elie GOULET

MARCHAND (Louise).

*Julot chez les fées*. Ill. de Marcel Martin. Montréal, Fides, 1946. 82 p. ill. 20 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

JC84-3

Un travail original et instructif ! Un véritable cours d'hygiène préventive en même temps qu'une étude sur la tuberculose, sous forme de conte de fée. La présentation est magnifique et de nombreux dessins attrayants et de bon goût illustrent le texte.

Un beau conte enfin, bien écrit, que les enfants dévoreront et dont ils tireront d'utiles leçons.

Denis MONTBOISÉ

## Revue

### REVUES FRANÇAISES

*Le Monde français* [revue mensuelle]. Paris (41, rue de la Bienfaisance) et Montréal (360, rue Le Moyne) [1945-...]. 176 p. 22.5 cm. Fondateurs : A. et P. Duchêne. Réd. en chef : C.-A. Le Neveu et P. Tisseyre. Vol. 3, no 10 ; juillet 1946.

A part le roman de Maurice Genevoix, *Sanglar*, dont la première tranche publiée dans ces pages appelle des réserves, le numéro de juillet du *Monde français* présente un réel intérêt. La variété des articles, qui traitent de questions littéraires, sociales et politiques, et aussi d'histoire, ajoute encore à cet actif.

Dans son intéressant travail *le Canada hier et aujourd'hui*, M. André Siegfried confond Louis-Hippolyte Lafontaine et Georges-Etienne Cartier. En effet, sir John Macdonald n'eut pas « pour bras droit le Canadien français Lafontaine », mais bien sir Georges-Etienne Cartier. C'est là un détail qui saute aux yeux d'un Canadien.

T. B.

*La Nef* [revue mensuelle]. Paris (22-24, rue Huyghens) [1944-...]. 176 p. 23 cm. Directeur-administrateur : R. Esmenard.

Juin 1946 ; no 19.

Ce numéro de *la Nef* nous offre bien des pages généreuses et justes. Il est tout entier consacré à la « défense et à l'illustration de la liberté ». Hélas !

on y rencontre aussi bien des passages tendancieux ou même inacceptables, et je lui reproche surtout, comme à toutes les revues du genre, cette pagaille d'opinions, la carence d'une doctrine, toutes choses qui laissent le lecteur indécis et troublé. Peut-être bien que la situation de fait d'un monde si malade exige ces collaborations hétéroclites, dans un esprit fraternel ; il n'en reste pas moins que ces lectures « libérales » demeurent un grave danger pour les croyants, pour ceux qui sont habitués à fouler un sol moins incertain. Il ne fait aucun doute que la nation dont l'élite devient l'habituée de telles formules littéraires ou idéologiques, est touchée dans l'intégrité de sa foi et privée peu à peu de l'efficience même sociale d'une vie religieuse intégrale. Où peut conduire alors la « liberté » ?

T. B.

## REVUES CANADIENNES

*Le Film* [revue mensuelle]. Montréal, les Publications Poirier, Bessette et Cie (975-985, de Bullion) [1919-...]. 42 p. ill. 29.5 cm. Rédacteur en chef : Louis Sabourin.

27<sup>e</sup> année, no 12 ; juillet 1946.

Photos suggestives. Roman d'aventures invraisemblable et peu moral.

C. M.

\*\*\*

*Gants du ciel* [revue trimestrielle]. Montréal, Fides [1943-...]. 96-112 p. h.-t. 23 cm. Directeur : Guy Sylvestre.

Printemps 1946 ; no 11.

« Alors que les intérêts matériels peuvent diviser les nations, les intérêts supérieurs de l'esprit peuvent les conduire à une unité respectueuse des diversités légitimes... L'heure est venue de travailler au rapprochement des cultures canadiennes en vue d'assurer à la patrie une unité harmonieuse, riche de particularismes féconds. Image de l'Occident, le Canada ne doit pas être un pays du monologue, mais du dialogue » (Introduction). On ne saurait mieux présenter ce dernier cahier de *Gants du ciel*. Les rédacteurs ont compris la valeur unique de l'art comme facteur de rapprochement. Ils ont surtout rendu aux lecteurs sérieux du Canada français un très précieux service, en attirant leur attention sur la littérature poétique de leurs compatriotes de langue anglaise. Quant aux articles, tous écrits par des professeurs d'université, ils sont excellents ; on nous permettra cependant de signaler particulièrement l'étude de Northrop Frye : « La Tradition narrative dans la Poésie canadienne-anglaise », où il expose les conditions particulières de toute poésie canadienne.

Y. L.

*Jovette* [revue mensuelle]. Montréal, le Magazine français Limitée (320 est, rue Notre-Dame) [1943-...]. 170 p. ill. 25.5 cm. Dir. : Roland Beaudry.

Vol. 4, no 7 ; juin 1946.

## TÉMOIGNAGES

### SUR LE TRAVAIL DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ACCOMPLI PAR LE SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

*Mgr Albert Valois, P.A., V.G., Directeur diocésain de l'Action catholique :*

« J'ai étudié avec soin le plan de la revue (*Lectures*). Elle sera très utile et ne manquera pas d'avertir nos catholiques du danger de lire tous les livres qui sont vendus ou recommandés. Ensuite, elle fera l'éducation de notre peuple à ce point de vue. » (Extrait d'une lettre à M. Benoît Baril, en date du 9 mai 1946.)



*S. E. Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield :*

« Je lis régulièrement depuis sa fondation votre revue *Mes Fiches*, et je ne crains pas de dire que j'y ai trouvé mon profit personnel, en même temps qu'un grand motif d'espérance pour la classe d'intellectuels que vous avez voulu particulièrement intéresser et servir. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 5 février 1945.)



*Mgr Paul Bernier, secrétaire français de l'épiscopat canadien :*

« Avant même que m'arrive votre rapport annuel, j'avais remarqué avec beaucoup de satisfaction la ferme et intelligente attitude de *Mes Fiches* à l'égard de la littérature plus ou moins dissolvante dont libraires et éditeurs nous inondent depuis quelque temps. Je vous en félicite vivement. Il y a là beaucoup à faire, je crois, et *Fides*, grâce à ses services de publicité et d'orientation intellectuelle, peut beaucoup pour accomplir ce service public d'hygiène morale dans les lectures. [...] » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 19 mai 1945.)

*S. E. Mgr Arthur Douville, évêque de Saint-Hyacinthe :*

« J'admire spécialement votre section de bibliographie critique, appelée à nous aider d'une façon tangible dans notre grande Croisade de pureté. Si vous êtes capable d'assainir notre littérature, vous nous aurez rendu le plus fier service. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 8 mai 1946.)



*S. E. Mgr Georges-Léon Pelletier, évêque auxiliaire de Québec :*

« Il est tellement important de connaître la valeur des publications, car, d'une part, nos gens lisent plus qu'autrefois et, d'autre part, les ouvrages publiés sont loin d'offrir tous une valeur méritante ou une égale garantie.

« Le travail poursuivi par *Mes Fiches* devient donc, de ce chef, comme pour tant d'autres raisons, une mine indispensable pour un grand nombre. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 27 août 1945.)



*S. E. Mgr Camille Leblanc, évêque de Bathurst :*

« Vous avez eu une belle initiative en fondant le Service de Bibliographie. Dieu sait si nous en avons besoin aujourd'hui. Avec la fin de la guerre et les portes ouvertes pour recevoir des marchés étrangers tout ce qu'ils nous présenteront, il sera nécessaire de nous guider et de guider nos fidèles dans le choix de leurs lectures. » (Extrait d'une lettre au R. P. Paul-A. Martin, c.s.c., en date du 2 mars 1945.)

# LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Présentation technique : Cécile MARTIN

## COMITÉS CONSULTATIFS

### *Doctrines et Droit canonique*

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,  
professeur à la Faculté de Droit canonique de  
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,  
professeur de Philosophie au Scolasticat des  
Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,  
professeur de Droit canonique au Grand Sé-  
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,  
professeur de Philosophie au Collège de Saint-  
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,  
professeur de Rhétorique au Collège Saint-  
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,  
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-  
Brébeuf.

### *Présentation technique*

Roméo BOILEAU, c.s.c.,  
professeur de *Classification systématique* à  
l'École de Bibliothécaires de l'Université de  
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,  
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,  
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

## NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août, il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

## CANADA :

le numéro ..... \$0.25

abonnement annuel ..... 2.50

## ÉTRANGER :

abonnement annuel ..... 3.00

## FRANCE :

abonnement annuel ..... 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ,

5, rue de Mézières,

Paris (VI<sup>e</sup>), FRANCE.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL - 1

\*PLateau 8335